
ART ET
MEDECINE

Elixir complexe





ACTIF

AGRÉABLE

ÉCONOMIQUE



PHOTO RÉGIS LEBRUN


Sirop
2 à 4 cuillerées à café par jour
Ampoules buvables de 3 c.c.
1 à 2 ampoules par jour



Comment ne pas découvrir quelque chose d'inquiétant dans ces longues figures pâles des anges musiciens ? Nativité de Piero della Francesca (XVᵉ siècle, National Gallery de Londres). Cette nuance de tristesse et de dédain contraste avec le naturalisme énergique de cette tête du Christ en bronze de Donatello, le toscan, en la basilique de Saint-Antoine-de-Padoue.

PHOTOS GIRAUDON

SOMMAIRE

DÉCEMBRE
1 9 3 8
JANVIER
1 9 3 9

Le 19ᵉ Salon des Médecins s'ouvrira le 19 février en la "Nouvelle Galerie de Paris", 214, Faubourg Saint-Honoré. Un public chaleureux se réunira quinze jours durant autour des sections de peinture et de sculpture, d'art décoratif, photographique et appliqué.

ART ET MÉDECINE
REVUE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL
DIRECTEUR : Dʳ FRANÇOIS DEBAT
RÉDACTION-ADMINISTRATION : 60, RUE DE MONCEAU

Par des ruelles accidentées, bordées de cases bâties sans style, comme le sont si souvent les villages orientaux, des porteuses d'eau s'acheminent vers la place du marché. L'atmosphère de Bethléem est restée ce qu'elle était lorsqu'un soir, il y a vingt siècles, deux voyageurs épuisés, fuyant les édits de César, y parvinrent à la nuit tombante. C'étaient Joseph et Marie.





NUIT DE GALILÉE

PAR JÉRÔME
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ET JEAN THARAUD

Je me rappelais les phrases fluides, un peu molles de Renan : « Nul endroit du monde ne fut si bien fait que la Galilée pour les rêves de l'absolu bonheur. Même de nos jours, Nazareth est encore un délicieux séjour, le seul endroit de la Palestine où l'âme se sente un peu soulagée du fardeau qui l'oppresse au milieu de cette désolation sans égale... »

Ce sont les couleurs pâles, à la manière de Fénelon, auxquelles on reconnaît un écrivain pour lequel le monde extérieur n'existait guère. La Galilée reste toujours pour lui le pays de lait et de miel dont parle l'Ecriture, la contrée enchanteresse, défendue contre les vents du nord par les montagnes du Liban, rafraîchie de ruisseaux et de sources... Hélas ! depuis des siècles de domination arabe et turque, le pays de miel et de lait est retourné au désert comme le reste de la Palestine, et lorsque j'y passai pour la première fois, il y a une vingtaine d'années, la désolation galiléenne ne faisait que continuer celle de la Judée. Les Sionistes réussiront-ils à faire renaître les jardins et les vergers?...

Je suis retourné là-bas l'an dernier. Des bandes armées parcouraient tout le pays, et les troupes britanniques erraient à la poursuite de gens impossibles à saisir, qui se rassemblaient pour faire leurs coups et se dispersaient aussitôt. Aucune route n'était sûre, et les autorités vous avertissaient qu'il était sage de ne pas voyager après le coucher du soleil.

Ce soir-là, je venais en auto de Syrie et j'arrivai assez tard à Tibériade. Après toute une longue journée de soleil et de poussière, je m'arrêtai un peu trop complaisamment dans un hôtel au bord du lac, qui manquait pourtant bien de poésie. C'était un de ces caravansérails en ciment que les Sionistes construisent là-bas, un peu partout, et trop souvent, hélas ! dans les plus beaux

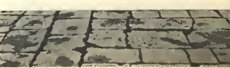
Devant les arcades de la Mosquée d'Omar, le paysage s'étend, non sans quelque monotonie. Du haut des collines qui entourent Jérusalem, le regard atteint la Mer Morte. En bas et à droite, la terrasse de Salomon, dallée à la romaine, et le Lac de Tibériade.

endroits du monde. Celui-là était orné, si je puis dire, d'un jardin caillouteux et d'une piscine où se plongeait avec délices une humanité grasse et huileuse qui n'était pas, elle non plus, très belle à voir. Mais, avec la nuit, hommes et femmes disparurent, et la solitude s'étant installée au bord du lac, les images et les souvenirs, qui viennent naturellement à l'esprit dans ce lieu incomparable, ne furent plus gênés par personne, sauf par mon chauffeur qui venait, de temps en temps, avec une insistance incompréhensible me presser de me remettre en route.

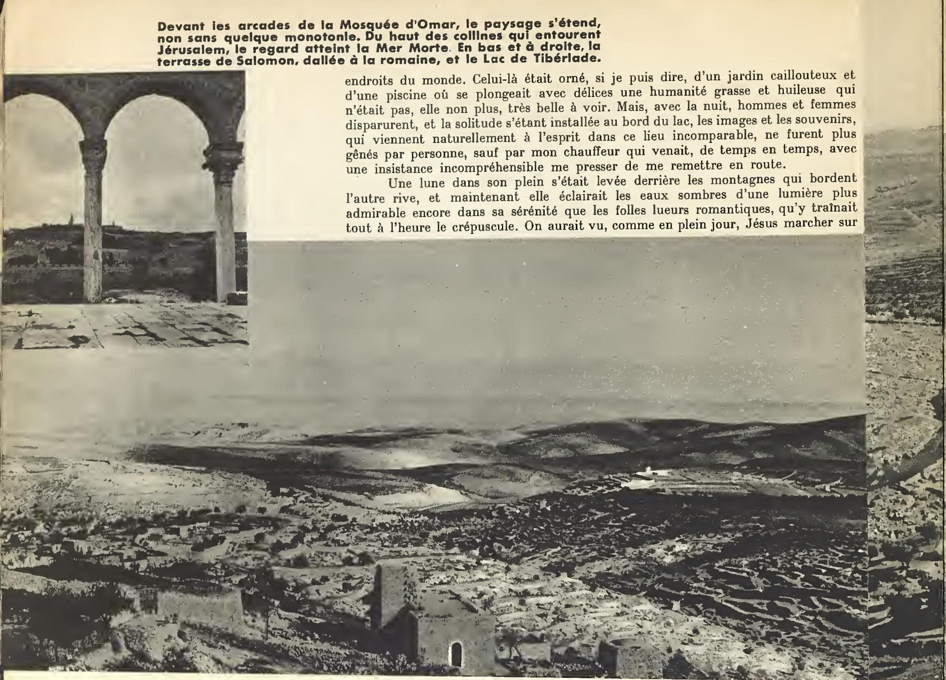
Une lune dans son plein s'était levée derrière les montagnes qui bordent l'autre rive, et maintenant elle éclairait les eaux sombres d'une lumière plus admirable encore dans sa sérénité que les folles lueurs romantiques, qu'y traînait tout à l'heure le crépuscule. On aurait vu, comme en plein jour, Jésus marcher sur



nouvellement aménagée, dont le confort ne me rendait cependant pas ingrat pour le vieux chemin caillouteux, raviné par les pluies, et tout semblable par instants à un sentier de chèvre, que j'avais suivi naguère sur le dos d'un mulet. Au-dessous de moi, dans une vaste conque, pareille à une coupe d'un sombre saphir, je revis les champs de Hattîn où Saladin, après avoir écrasé l'armée



Devant les arcades de la Mosquée d'Omar, le paysage s'étend, non sans quelque monotonie. Du haut des collines qui entourent Jérusalem, le regard atteint la Mer Morte. En bas et à droite, la terrasse de Salomon, dallée à la romaine, et le Lac de Tibériade.



endroits du monde. Celui-là était orné, si je puis dire, d'un jardin caillouteux et d'une piscine où se plongeait avec délices une humanité grasse et huileuse qui n'était pas, elle non plus, très belle à voir. Mais, avec la nuit, hommes et femmes disparurent, et la solitude s'étant installée au bord du lac, les images et les souvenirs, qui viennent naturellement à l'esprit dans ce lieu incomparable, ne furent plus gênés par personne, sauf par mon chauffeur qui venait, de temps en temps, avec une insistance incompréhensible me presser de me remettre en route.

Une lune dans son plein s'était levée derrière les montagnes qui bordent l'autre rive, et maintenant elle éclairait les eaux sombres d'une lumière plus admirable encore dans sa sérénité que les folles lueurs romantiques, qu'y traînait tout à l'heure le crépuscule. On aurait vu, comme en plein jour, Jésus marcher sur le lac et saint Pierre, avec sa barque, s'éloigner du petit port de Tibériade pour aller jeter ses filets.

Je serais volontiers resté là longtemps encore. Puisque la nuit était si claire, n'avions-nous pas tout le temps pour continuer notre route? En Orient, les nuits de lune ne sont-elles pas faites tout exprès pour les caravaniers, les pèlerins, les voyageurs?... «Elles sont faites aussi tout exprès pour les brigands», me dit dans le même instant avec autorité mon chauffeur, décidément inquiet, et moins sensible que moi à tout ce qui sortait d'ineffable du ciel profond et pur, et de ces eaux où la clarté lunaire s'en allait doucement au milieu d'une assemblée d'étoiles reflétées par le lac.

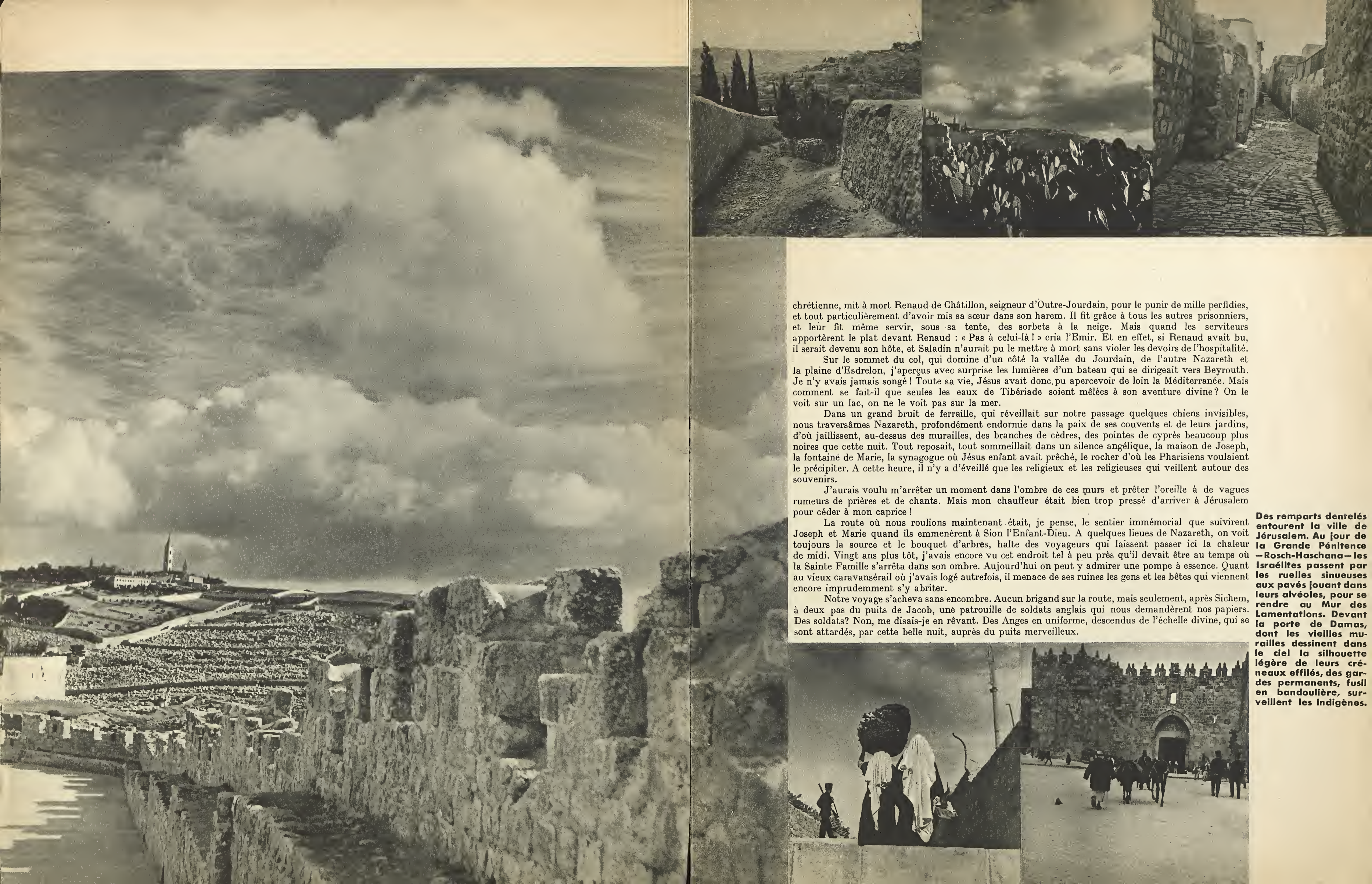
— Hé bien, partons, lui dis-je, puisqu'il le faut.

Je remontai dans la Ford, à côté de mon Syrien, qui se mit à me raconter les faits divers qu'il venait d'apprendre des domestiques de l'hôtel.

Peu rassurants les faits divers! Depuis la venue des Sionistes, la Galilée avait décidément perdu cette douceur d'idylle, dont Renan s'était enchanté sur les traces de Jésus. Ce n'étaient maintenant partout que brigandages et pilleries. Les *Haloutzim*, les colons juifs, ne vivaient plus que sous la garde de sentinelles toujours en alerte, et le fusil à la main derrière les fils de fer barbelés.

J'écoutais tout cela d'une oreille distraite, envoûté de plus en plus par la beauté de cette nuit.

De Tibériade à Nazareth, c'est une montée douce et continue par une route excellente, nouvellement aménagée, dont le confort ne me rendait cependant pas ingrat pour le vieux chemin caillouteux, raviné par les pluies, et tout semblable par instants à un sentier de chèvre, que j'avais suivi naguère sur le dos d'un mulet. Au-dessous de moi, dans une vaste conque, pareille à une coupe d'un sombre saphir, je revis les champs de Hattîn où Saladin, après avoir écrasé l'armée



chrétienne, mit à mort Renaud de Châtillon, seigneur d'Outre-Jourdain, pour le punir de mille perfidies, et tout particulièrement d'avoir mis sa sœur dans son harem. Il fit grâce à tous les autres prisonniers, et leur fit même servir, sous sa tente, des sorbets à la neige. Mais quand les serviteurs apportèrent le plat devant Renaud : « Pas à celui-là ! » cria l'Emir. Et en effet, si Renaud avait bu, il serait devenu son hôte, et Saladin n'aurait pu le mettre à mort sans violer les devoirs de l'hospitalité.

Sur le sommet du col, qui domine d'un côté la vallée du Jourdain, de l'autre Nazareth et la plaine d'Esdrelon, j'aperçus avec surprise les lumières d'un bateau qui se dirigeait vers Beyrouth. Je n'y avais jamais songé ! Toute sa vie, Jésus avait donc pu apercevoir de loin la Méditerranée. Mais comment se fait-il que seules les eaux de Tibériade soient mêlées à son aventure divine ? On le voit sur un lac, on ne le voit pas sur la mer.

Dans un grand bruit de ferraille, qui réveillait sur notre passage quelques chiens invisibles, nous traversâmes Nazareth, profondément endormie dans la paix de ses couvents et de leurs jardins, d'où jaillissent, au-dessus des murailles, des branches de cèdres, des pointes de cyprès beaucoup plus noires que cette nuit. Tout reposait, tout sommeillait dans un silence angélique, la maison de Joseph, la fontaine de Marie, la synagogue où Jésus enfant avait prêché, le rocher d'où les Pharisiens voulaient le précipiter. A cette heure, il n'y a d'éveillé que les religieux et les religieuses qui veillent autour des souvenirs.

J'aurais voulu m'arrêter un moment dans l'ombre de ces murs et prêter l'oreille à de vagues rumeurs de prières et de chants. Mais mon chauffeur était bien trop pressé d'arriver à Jérusalem pour céder à mon caprice !

La route où nous roulions maintenant était, je pense, le sentier immémorial que suivirent Joseph et Marie quand ils emmenèrent à Sion l'Enfant-Dieu. A quelques lieues de Nazareth, on voit toujours la source et le bouquet d'arbres, halte des voyageurs qui laissent passer ici la chaleur de midi. Vingt ans plus tôt, j'avais encore vu cet endroit tel à peu près qu'il devait être au temps où la Sainte Famille s'arrêta dans son ombre. Aujourd'hui on peut y admirer une pompe à essence. Quant au vieux caravansérail où j'avais logé autrefois, il menace de ses ruines les gens et les bêtes qui viennent encore imprudemment s'y abriter.

Notre voyage s'acheva sans encombre. Aucun brigand sur la route, mais seulement, après Sichem, à deux pas du puits de Jacob, une patrouille de soldats anglais qui nous demandèrent nos papiers. Des soldats? Non, me disais-je en rêvant. Des Anges en uniforme, descendus de l'échelle divine, qui se sont attardés, par cette belle nuit, auprès du puits merveilleux.

Des remparts dentelés entourent la ville de Jérusalem. Au jour de la Grande Pénitence — Rosch-Haschana — les Israélites passent par les ruelles sinueuses aux pavés jouant dans leurs alvéoles, pour se rendre au Mur des Lamentations. Devant la porte de Damas, dont les vieilles murailles dessinent dans le ciel la silhouette légère de leurs créneaux effilés, des gardes permanents, fusil en bandoulière, surveillent les indigènes.



A 15 kilomètres de Meaux, le Château de Nantouillet porte gaillardement son histoire. Acheté en 1515, par le Cardinal Chancelier Duprat, Archevêque de Sens, il fut reconstruit sur l'emplacement d'une vieille forteresse. De style Renaissance, la demeure abrita les amours de François Ier et de la Belle Gabrielle. Voici la cour intérieure et la façade nord flanquée de sa tour.

PHOTOS JEAN VINCENT

POUR QUE LES VIEILLES PIERRES NE MEURENT PAS

PAR LE DUC DE NOAILLES

PRÉSIDENT DE « LA DEMEURE HISTORIQUE »

Emus de voir un si grand nombre de vieilles demeures historiques et artistiques tomber en ruines, par suite des dépenses élevées occasionnées par leur entretien, par la charge toujours croissante des impôts, état de choses sorti des périodes cruelles d'après-guerre, émus, en un mot, de ce que l'on a pu appeler « La Grande Misère des Châteaux de France », quelques propriétaires se réunirent pour étudier les moyens d'améliorer cette situation et de sauver tant de trésors de l'art architectural français, à l'instigation du regretté Docteur Carvallo, ce merveilleux animateur, à qui nous adressons un pieux souvenir de gratitude.

Beaucoup s'en remettaient à l'Etat du soin de veiller à ce grave péril. Mais, peut-on grever sans cesse de nouvelles charges des budgets déjà si lourds à équilibrer? Et même si l'Etat pouvait disposer des fonds nécessaires, n'est-il pas de notre devoir de commencer par nous aider nous-mêmes ? « Aide-toi, l'Etat t'aidera », pourrait-on dire, en adaptant à la circonstance un vieil adage.

Cette association prit l'initiative de grouper les propriétaires de demeures historiques. Elle a pour but de rechercher, d'étudier et de faire connaître tous les châteaux et maisons, avec leurs parcs et leurs jardins, offrant un caractère historique et artistique, de faciliter tout ce qui peut être de nature à en assurer la défense, la conservation et la mise en valeur, conformément à l'architecture française, en plein accord, elle le désire sincèrement, avec la Direction générale des Beaux-Arts.

Les propriétaires de châteaux ou demeures historiques sont les dépositaires, les gardiens d'une partie, et non des moindres, du patrimoine artistique de la France. Si c'est là un honneur, je n'ose dire un privilège, c'est en même temps une lourde responsabilité et une occasion de sacrifices continuels. Aussi, espèrent-ils que seront reconnus les services qu'ils rendent à la collectivité, à l'art et au tourisme.

« LA DEMEURE HISTORIQUE » a fait ouvrir de nombreux châteaux au public, à qui les vieilles pierres, qu'elle veut immortelles, racontent la vraie histoire de la France. Elle s'efforce d'aider les propriétaires à se maintenir dans leur demeure. Car une maison qui n'est plus habitée est un corps sans âme, qui ne tarde pas à mourir. Lorsque ses ressources le lui permettent, elle n'hésite pas à contribuer aux frais de restauration de monuments appartenant aux villes ou aux départements.

Je ne crois pas trop m'avancer en affirmant que l'œuvre de « LA DEMEURE HISTORIQUE » est une œuvre patriotique, une œuvre nationale, et nous sommes vivement touchés et reconnaissants des témoignages d'intérêt et de sympathie des Pouvoirs publics, des Associations et des Particuliers. J'ajouterai que nous ne pouvons qu'être très flattés d'avoir été suivis dans notre mouvement par l'Angleterre, la Belgique et l'Italie.

Je ne saurais assez dire combien nous nous en félicitons. Certes, notre œuvre a déjà porté ses fruits ; mais elle a encore beaucoup à faire dans l'accomplissement de la croisade qu'elle a entreprise. « LA DEMEURE HISTORIQUE » lutte avec foi et persévérance pour sauver un idéal, la civilisation occidentale. C'est à cette civilisation que nous devons toutes ces merveilles du passé que sont nos vieilles demeures, évocations vivantes de sa grandeur et de sa noblesse. C'est encore dans le patrimoine qu'elle nous a légué que nous recherchons des raisons de nous tenir au-dessus des contingences purement matérielles et de regarder, en nous élevant dans l'ordre spirituel, vers un avenir qui doit rester fidèle à ce passé que nous aimons et dont nous voulons rester dignes.



Les étables du château de Nantouillet, dont "l'architecture est pleine de sève et de saveur", sont œuvre anonyme. Au dessus du magnifique arc surbaissé, trois écussons portent les armes parlantes de l'archevêque de Sens : trois feuilles de trèfle. A droite, auprès d'un érable majestueux, le Château de la Folletière, que l'on croirait enlevé à une tapisserie, se reflète dans les eaux paresseuses de l'Eure.

CHATEAUX DE FRANCE

PAR ABEL BONNARD

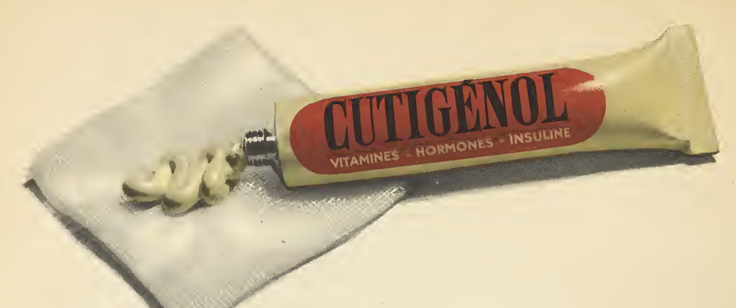
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Chaque peuple de l'Europe a sa façon de se rattacher à la nature. Les maisons rustiques d'Angleterre, basses et trapues, ressemblent à des bateaux qui font un heureux naufrage dans les fleurs. Même les demeures seigneuriales, en ce pays-là, n'exilent pas les arbres loin d'elles et les lierres géants écartelés sur leurs murs semblent la griffe de la nature posée sur la demeure de l'homme. Les châteaux d'Allemagne plongent leurs habitants dans des forêts pleines de magie, faites pour des chasses farouches. La villa italienne rattache son noble dessin à des collines ou à des montagnes aussi fermement construites qu'elle-même et, entourée de cyprès ou de chênes-verts rigoureusement ordonnés, dont le feuillage de bronze reste insensible aux saisons, elle semble étendre sur le monde végétal l'influence de l'architecture. Le château français est l'expression d'une société dans un paysage. Entre ces forêts aussi claires que sont obscures celles de la Germanie, parmi ces coteaux d'un dessin moins sûr, mais peut-être plus délicatement tremblé sur l'espace que celui des collines toscanes, non loin de ces rivières bleues qui font serpenter du ciel dans les champs, il semble arriver des villes, il répond aux hôtels qui y sont bâtis, il apporte aux prairies l'âme des salons. Encore faut-il distinguer selon les époques. Quand on parle des châteaux français, on pense surtout à ceux qui furent construits sous le règne de Louis XIV. Ce sont des demeures superbes et souveraines. Oserai-je avouer pourtant qu'ils n'ont pas mes préférences? Leurs sévères jardins sont ce qu'on a jamais inventé de mieux pour tenir la nature à distance et pour se préserver de la campagne, alors même qu'on paraît y résider. En vérité ces châteaux ne se peuvent comprendre que remplis de la vie nombreuse et brillante qui les a jadis animés et que nul ne pourrait plus y ramener aujourd'hui, même avec de grandes dépenses, car, dans cette vie seigneuriale, il s'agissait moins encore de dépenser l'argent que de l'oublier. Alors tout un peuple d'intendants et de serviteurs trouvaient dans leurs fonctions une existence aussi assurée que celle de leurs maîtres, et la longue traînée des chasses, avec leurs fanfares et leurs couleurs, leur passion impétueuse et leur art savant, semblait répandre hors de ces châteaux la vie dont ils étaient pleins. Comment pourrait-il rien subsister de tout cela dans une société nivelée et envieuse ?



Presque tous ces édifices hautains, qui ne semblent revivre que lorsque le soleil couchant met des brasiers dans toutes leurs vitres, sont aujourd'hui des formes vides et la seule façon de les repeupler, c'est d'y rappeler les fantômes de ceux qui y vécurent. Dans les provinces mêmes où la noblesse française a gardé une influence très heureuse, c'est par des châteaux plus petits, et d'un plus facile entretien, que les vieilles familles restent attachées au vieux sol.

Car il est des châteaux plus familiers avec la nature et plus amicalement engagés en elle que ces altières demeures. J'aime entre tous, parmi eux, ceux qui furent construits au XVIe siècle, et non pas seulement les maisons royales qu'enivre un vaste horizon, mais tant de manoirs modestes, régnant sur leurs étroits environs. L'architecture n'en est pas abstraite et épurée selon les lois de la raison, mais, au contraire, vivace, robuste et hospitalière. Les niches ménagées dans les murailles se souviennent des grottes qu'il peut y avoir dans des rochers tout voisins,



■ Huile de Foie de Flétan

La plus riche en vitamines A et D

■ Insuline

L'absorption de l'insuline, en application locale, se produit d'autant plus intensément que la surface cutanée est plus irritée.

(Burger et Flexner, 1938)

■ Extraits Opothérapiques

L'extrait Splénique, *dont le pouvoir anti-allergique est nettement établi.*

L'Extrait Orchitique, *dont l'action cytotrophique favorise la nutrition cellulaire et la cicatrisation (Buckel,* Thèse Paris, *1938)*



Guérison après un mois de traitement au Cutigénol.



Ulcère variqueux de la face interne de la jambe gauche, avant traitement.

TRAITEMENT DES **Plaies torpides** **Escharres** Ulcères variqueux

(Dr Thiéblot, Thèse de Paris 1938)



A base de :

- Chlorophylle
- Acide Isolinoléique
- Vitamines A et D



Guérison complète oprès 12 jours de traitement au Novotyol.



Eczéma de l'éminence thénar de la moin droite, avont traitement.

EXCIPIENT NON-GRAS

Eczémas aigus ou chroniques

TRAITEMENT DES BRÛLURES

Irritations du revêtement cutané

Novotyol

Son **excipient non-gras**, utilisé pour la première fois en dermatothérapie, permet de l'appliquer sur certains épidermes qui ne tolèrent pas les graisses.

Sa **consistance crémeuse** rend l'étalement très aisé et facilite le nettoyage des lésions.

COMPOSITION

Chlorophylle

- Favorise la cicatrisation
- Arrête la formation des exsudats
- Jugule la macération au niveau des lésions.

Acide isolinoléique

- Facteur de croissance d'Evans et Burr
- Régulateur de la nutrition cutanée.

Vitamines A et D

- La Vitamine A stimule l'épidermisation
- La Vitamine D, kératoplastique, possède un grand pouvoir anti-infectieux.

ACTIVITÉ

Le Novotyol s'adresse à toutes les dermatoses, ce terme pris dans son sens le plus étendu.

ECZÉMAS AIGUS OU CHRONIQUES

BRÛLURES, ENGELURES, GERÇURES, CREVASSES

les chapiteaux sont touffus comme des plantes, la vie des jardins semble passer dans les ornements de la pierre. Les grands châteaux qu'on a bâtis plus tard sont comme les échos de Versailles ou les reflets de Paris dans les provinces. Ceux-ci se signalent par un caractère local vigoureusement accusé ; ils marquent les résidences de gentilshommes qui passaient toute l'année sur leurs terres, non point seulement chasseurs, mais cultivateurs, surveillant leurs vergers, gouvernant leurs melons, comme dit Olivier de Serres, attentifs à ne repiquer la moindre salade qu'après avoir pris conseil de la lune, et goûtant par là le bonheur profond de cette activité rustique où les soins les plus particuliers nous rattachent à ce qu'il y a de plus grandiose dans l'ordre universel. Des magnifiques images



Au delà du champ que clôture un muret de pierres juxtaposées, l'ancien rendez-vous de chasse d'Henri IV, à Le Brœuil, dans le Limousin, n'attend plus d'hôtes royaux. Le porche s'ouvre sur une cour qui semble abandonnée. Seules, des fleurs à la fenêtre trahissent la vie humaine. Ci-dessus, la Chapelle de l'Abbaye du Breuil-Saint-Benoît (Eure-et-Loir) dans son écrin de frondaisons.



Le Château de Chambray, en Eure-et-Loir, connut des fortunes diverses. De pierres de taille et de briques roses, les bâtiments actuels datent de la fin du XVIe siècle. Ils constituent un remarquable spécimen du style de la troisième Renaissance. Ci-dessous, le porche du Château de Nantouillet, qui évoque assez exactement un arc de triomphe romain.

Construit sur les rives de l'Eure, le moulin de Chardon s'est laissé envahir par les feuillages grimpants. La partie noble de la machinerie, entraînée par la grande roue à aubes, tourne sans fin comme au temps où la meule courante, sans lenteur et sans hâte, broyait le froment. La halle fut bâtie sur des fondations qui datent du moyen-âge.

qui accompagnent le texte imprimé ici, il n'en est pas de plus à mon gré que ces étables du château de Nantouillet, où une architecture pleine de sève et de saveur est admirablement complétée par une vache vivante, noble elle-même comme une vache de marbre.

Si ces châteaux du XVIe siècle sont si bien à notre goût, c'est qu'ils sont encore des logis. Ils semblent faits, dans toutes leurs formes, pour envelopper chaudement une vie drue et gaie ; avec leur air de seigneurie et de bonhomie, ils se rattachent étroitement au coin de terre qu'ils dominent et qu'ils achèvent. Le grand château des règnes suivants est une projection de la société dans la nature ; pour le Français de ce temps-là, satisfait et orgueilleux de l'harmonie sociale à laquelle il participe, c'est cette société qui est l'ordre et la nature qui est le désordre. Pour nous, au contraire, vivant dans une société désorganisée, à laquelle son infériorité même n'assure pas le repos, l'ordre reparaît dans la nature. C'est cette nature sans étrangeté, devenue la campagne par l'effet d'un long commerce avec nos ancêtres, qui fait rentrer dans l'harmonie l'homme détraqué des villes, en le ramenant d'abord à la lenteur ; c'est elle qui, hors d'un monde où le verbiage écrit et parlé ne sert qu'à produire à grands frais une déraison énorme, nous découvre de nouveau les vérités immuables ; c'est elle qui oppose aux folles cités des hommes les sages cités des abeilles. C'est elle, enfin, qui nettoie notre âme de toutes les souillures dont l'avait couverte une vie ignoble, en passant sur elle la douce éponge de quelques fleurs.





Ce village français de l'Oise est semblable à tous les villages. Sur la grand'place, les enfants sortent de l'école. Aux jours de fêtes, la fanfare aux modestes effectifs défile et se rend à l'église Dans son bureau, le Maire décide, d'une plume vigilante, des affaires publiques.

PHOTOS GASTON PARIS

VILLAGE

PAR JEANNE-RAMEL-CALS





BONJOUR! — Les coqs font ricocher leurs cocoricos à travers la plate campagne entre l'heure des braconniers et celle des laitières. La nature s'éveille avec tout le cérémonial d'une aurore joyeuse qui montre tout en rose (parfois, hélas, elle est bien triste, elle en montre de grises) — qu'importe? un jour commence, il est tout neuf, personne encore ne l'a eu : Allez! partez!

... Le fermier va, les armes à la main, défendre son champ que menace une horde sauvage de chiendent, de cuscute et de coqueluchot : « La terre est basse, pense-t-il, l'eau est plus basse que la terre, toutes les deux pèsent lourd ; pourvu que nous n'ayons pas la sécheresse ! pourvu que les gelées ne me pètent pas la cressonnière ! puis il croit, vraiment, voir déjà devant lui la vallée de juin — qui toute de blé mûr au grand soleil semble pleine de cent-mille-milliards-or entièrement versés ! — et ce beau brun sourit à toutes ces belles blondes : les gerbes futures.

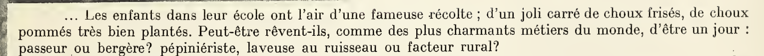




Anxieux, le paysan scrute l'horizon où roulent les nuages précurseurs de la pluie. Les valets de ferme mènent boire à la mare les chevaux résignés. Dans la cour, devant la grange gorgée de foin, la fermière jette aux poules accourues les graines blondes et savoureuses.

... «Le grain est cher pour la poulaille et la semaille», soupire la fermière disant un dernier adieu à ses œufs qui partent en voyage (ils vont à Paris, les pommes, les petits pois, les salades, les poulets y vont aussi). Peut-être les demoiselles rêvent-elles d'y aller comme eux? Attention! Paris mange les poulets, les salades, les petits pois, les pommes et les œufs... peut-être il mangerait aussi les demoiselles?

... Le maire et ses conseillers délibèrent devant un tapis vert au-dessus de tout soupçon, — ce n'est pas là un de ces tapis de perversité où l'argent se perd, il est plutôt de la famille d'un pré de bon rapport.

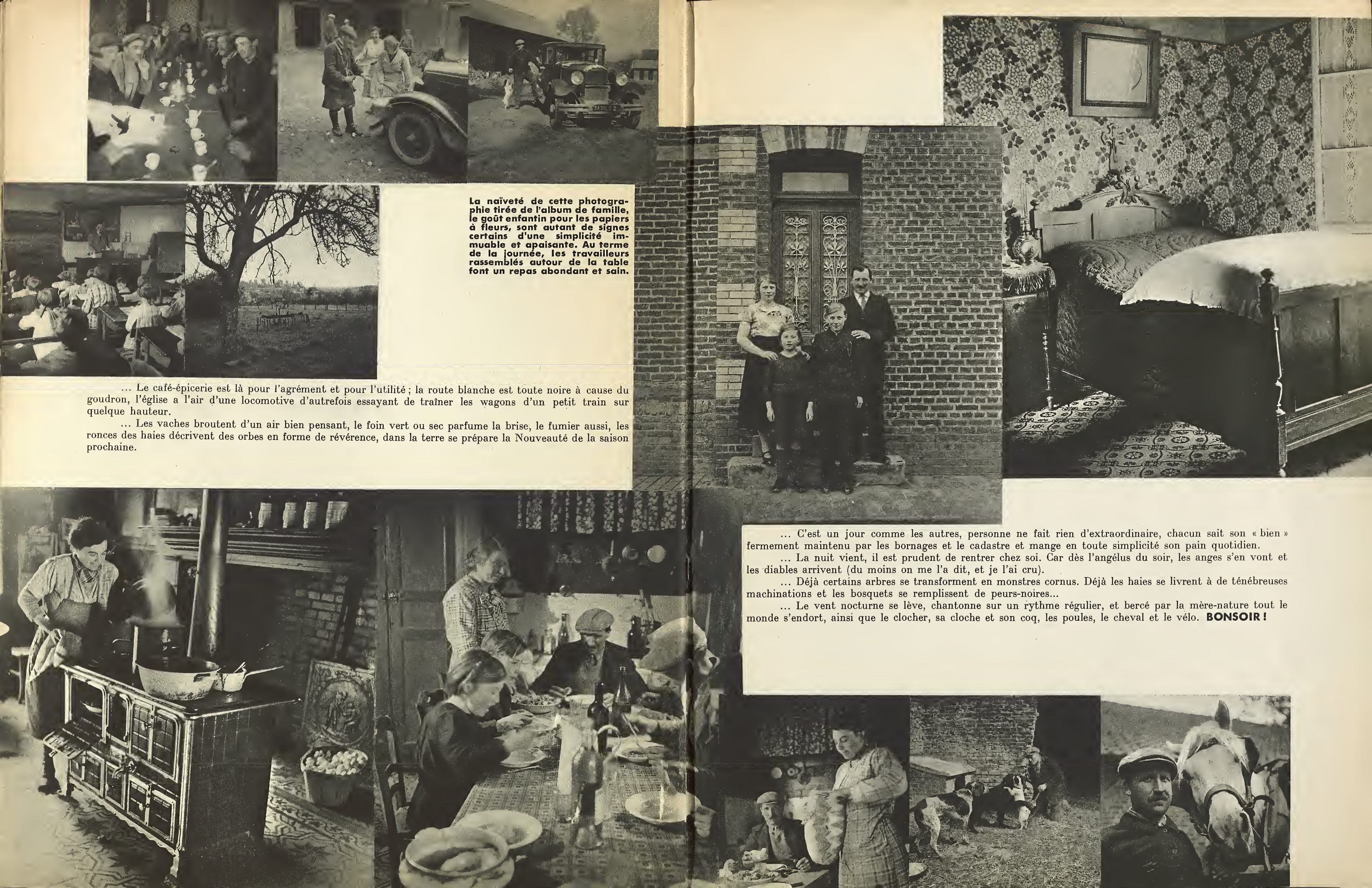


... Les enfants dans leur école ont l'air d'une fameuse récolte ; d'un joli carré de choux frisés, de choux pommés très bien plantés. Peut-être rêvent-ils, comme des plus charmants métiers du monde, d'être un jour : passeur ou bergère? pépiniériste, laveuse au ruisseau ou facteur rural?

... Un jour passe, pareil aux autres : le ciel est quelquefois plein de nuages cavalcadants et pommelés comme une troupe de chevaux sauvages. Quelquefois il ressemble à un pacage bleu où le vent berger pousse un troupeau de moutons blancs et quelquefois à une peinture du temps de Louis XIV : le roi-soleil au milieu, dans toute sa gloire, avec des rayons disposés artistement et tout entouré de nuages roses, joufflus, frisottés d'or.

... La pluie et le beau temps, tantôt l'un, tantôt l'autre, se promènent dans les chemins, les prés, les sentes, les bois, montent et descendent la colline.





La naïveté de cette photographie tirée de l'album de famille, le goût enfantin pour les papiers à fleurs, sont autant de signes certains d'une simplicité immuable et apaisante. Au terme de la journée, les travailleurs rassemblés autour de la table font un repas abondant et sain.

... Le café-épicerie est là pour l'agrément et pour l'utilité ; la route blanche est toute noire à cause du goudron, l'église a l'air d'une locomotive d'autrefois essayant de traîner les wagons d'un petit train sur quelque hauteur.

... Les vaches broutent d'un air bien pensant, le foin vert ou sec parfume la brise, le fumier aussi, les ronces des haies décrivent des orbes en forme de révérence, dans la terre se prépare la Nouveauté de la saison prochaine.

... C'est un jour comme les autres, personne ne fait rien d'extraordinaire, chacun sait son « bien » fermement maintenu par les bornages et le cadastre et mange en toute simplicité son pain quotidien.

... La nuit vient, il est prudent de rentrer chez soi. Car dès l'angélus du soir, les anges s'en vont et les diables arrivent (du moins on me l'a dit, et je l'ai cru).

... Déjà certains arbres se transforment en monstres cornus. Déjà les haies se livrent à de ténébreuses machinations et les bosquets se remplissent de peurs-noires...

... Le vent nocturne se lève, chantonne sur un rythme régulier, et bercé par la mère-nature tout le monde s'endort, ainsi que le clocher, sa cloche et son coq, les poules, le cheval et le vélo. **BONSOIR !**

PHOTOS JEAN ROUBIER

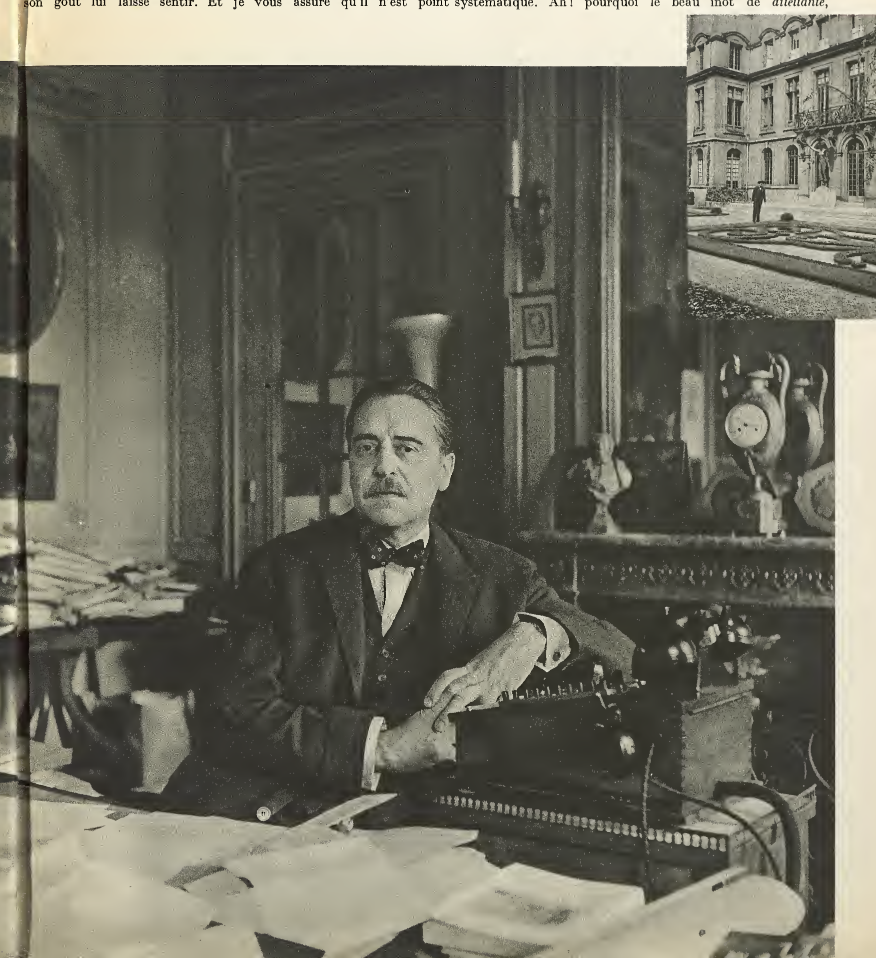
JEAN-LOUIS VAUDOYER

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Le Musée Carnavalet fut habité, pendant vingt ans, par Mme de Sévigné. Voici le jardin qu'ombrage un sycomore. M. Jean-Louis Vaudoyer interrompt pour nous ses travaux érudits. A droite, les bâtiments modernes.

Dans l'histoire littéraire, il y a eu un Jean-Jacques et un Jean-Paul. Il y a déjà un Jean-Louis. C'est par ces prénoms que non seulement ses intimes mais toute une société de Paris, de France et d'ailleurs désigne celui qu'on a tantôt appelé, selon le principe de Pascal, le romancier de *la Bien-aimée*, le critique d'art de *L'Écho de Paris*, le directeur des Matinées poétiques, le maréchal des logis Vaudoyer ou M. le Conservateur du Musée Carnavalet. Quel plaisir d'être un de ses amis ! Et quel honneur ! Je n'oserai donc point m'en prévaloir. Et pourtant j'ai rencontré, accompagné Jean-Louis Vaudoyer sous diverses latitudes. Je l'ai vu au bord du lac d'Annecy, dans la brume nacrée d'un azur olympien où Albert Besnard faisait figure à la fois de Nestor et de Jupiter. Je l'ai vu dans les ruelles de Marseille, mangeant des *supions* frits au fond d'une trattoria italienne où parvenait l'écho des pianos mécaniques du quartier chaud. Je l'ai vu à Berlin sur la piste d'un cirque célèbre où nous dînions en frac parmi l'odeur du crottin, entre un chef sioux, des jongleurs japonais et des écuyers cosaques. Je l'ai vu à Athènes et à Delphes ; où nous militions seuls pour le vin résiné, à cause d'Hésiode et de Théocrite. Et merci Dieu, je l'ai fréquenté à Paris dans son logis du Palais-Royal, tandis qu'on pouvait s'accouder à un balustre de pierre majestueux et voir passer dans les jardins déserts les personnages de Watteau, les héros d'Henri de Régnier, — dans son appartement, rue de l'Université, où la porte gothique semblait copiée sur une reliure « à la cathédrale », et que ses chers fantômes romantiques hantaient sûrement sans se croire exilés, — enfin au Musée Carnavalet où, quand on quitte le domicile du poète, on traverse le boudoir de la France passée, et où trois jeunes vivantes de sa famille ne doivent jamais prendre peur des falbalas et des dépouilles de tant de belles mortes. En somme, il n'est dépaysé nulle part, ni dans le temps ni dans l'espace. C'est un civilisé.

Mieux encore, en ce triste siècle : un témoin, presque un survivant de l'âge où la civilisation, que nos modernes s'escriment sans cesse à définir, était simplement l'art de vivre. Jean-Louis Vaudoyer a poussé cet art au suprême degré. Son cœur et son esprit, sans parler de ses sens, sont à tel point ouverts à tout ce que l'existence nous fournit de raffiné et d'agréable, que l'on pourrait parier qu'il ne s'est jamais ennuyé. Il joue sur tous les claviers à la fois du domaine esthétique. La beauté des femmes, la grâce et la majesté d'un feuillage ou d'une architecture, la succulence d'un plat ou le mystère d'un poème, il les perçoit ensemble ; il établit entre eux des correspondances naturelles. Il associe instinctivement, quoique par l'effet d'une culture immense, tous les plaisirs que son goût lui laisse sentir. Et je vous assure qu'il n'est point systématique. Ah ! pourquoi le beau mot de *dilettante*,



qui signifie passionné et voluptueux, a-t-il fini par désigner en français la frivolité et le scepticisme? C'est lui que je voudrais appliquer à Jean-Louis, amateur, disons mieux, amant des arts et de la nature.

Ne croyez pas, à cause de son élégance, qu'il reste chez lui du dandy qu'il fut dans ses enfances, et surtout sachez qu'il a toujours été le contraire d'un snob. Il est simple, il est familier, il excelle à cueillir de la beauté dans les coins les plus humbles et dédaignés. Tel de ses romans ou de ses contes peut prendre une place éminente, par la hardiesse et la mélancolie, dans le palmarès des meilleurs récits réalistes. Vous serez sûr de l'intéresser en faisant appel à sa curiosité, vous le promènerez aussi bien parmi les bambochades de magots que parmi les fêtes galantes, dans les bistrots et dans les palais. C'est un compagnon merveilleux, qui ennoblit tout ce qu'il touche. Ou plutôt il fait sentir de la noblesse dans tout ce qu'il a pu remarquer. Il a infiniment élargi le champ de la critique d'art, du tourisme, de l'érudition et du romanesque.



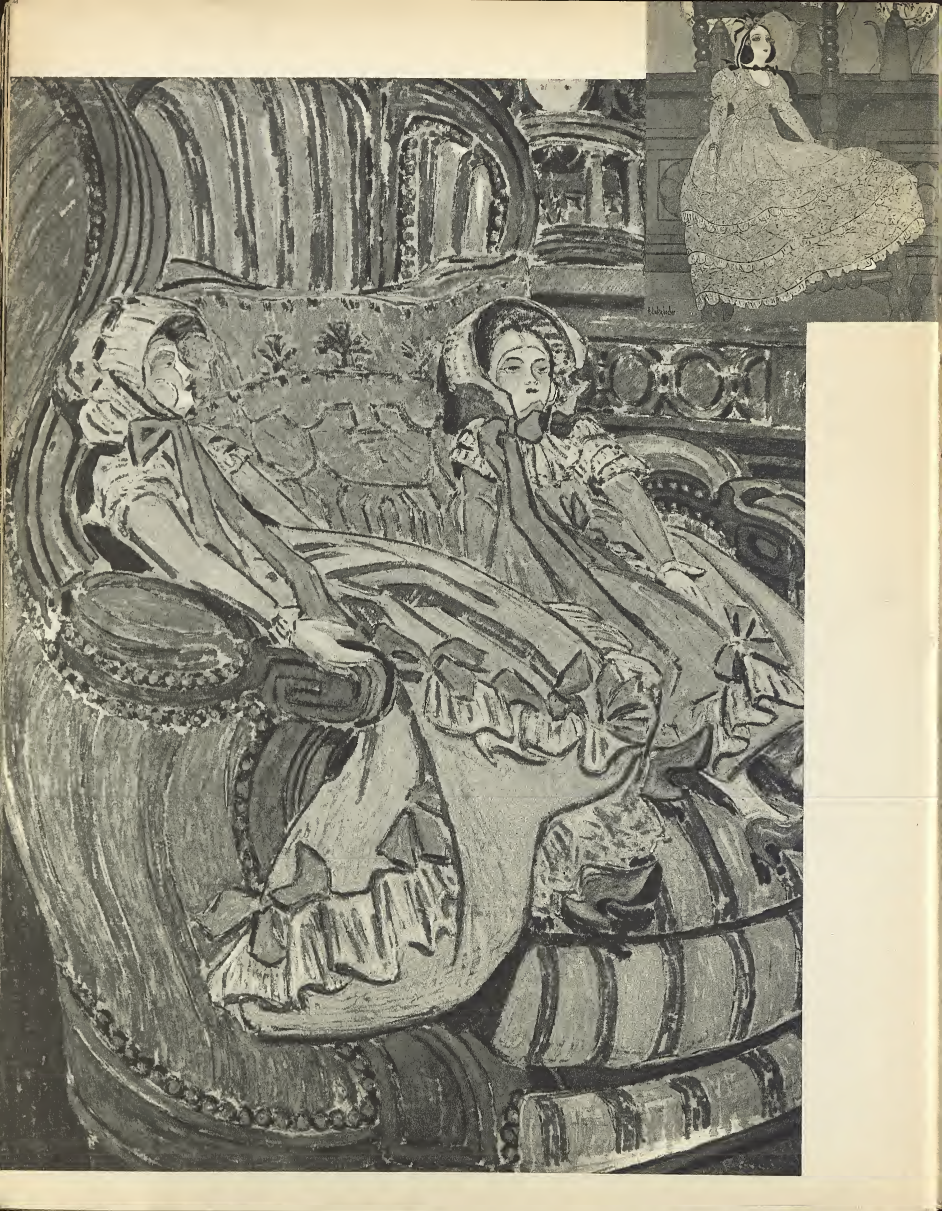
En été, la terrasse baignée de soleil se transforme en jardin suspendu. La fille cadette de M. le Conservateur arrose avec soin ses plantes favorites. Ci-dessus, Jean-Louis Vaudoyer donne des conseils utiles pour la retouche des vieilles toiles. Sa fille aînée préfère les vives couleurs des capucines.

Devant certaines scènes humaines ou certains paysages, on est tenté de penser : « Tiens ! ceci appartient à Jean-Louis... »

Cependant je crois que son climat d'élection serait surtout le XVIII[e] siècle, mais un XVIII[e] synthétique où l'on rencontrerait encore M. de Bréot et où on apercevrait déjà M. Arrigo Beyle, dit Stendhal. Sa personne physique — car elle relève elle aussi de la critique d'art — est évidemment postérieure. Il se vêt comme on rêve qu'étaient vêtus les héros d'Octave Feuillet, des cravates aussi subtilement simples que celles de Baudelaire, des gilets à petits revers, une recette des emmanchures qu'on ne retrouve plus que sur les portraits anciens et que les tailleurs vulgaires ont perdue depuis qu'ils travaillent pour des mannequins. Il lui manque des sous-pieds ; en uniforme, il lui manquait un hausse-col. Mais jamais rien dans son élégance de chiqué ou d'ostentatoire. Sa vie et son œuvre sont justement comme sa toilette. Il montre discrètement ce qui est bien et beau ; il ne l'enseigne pas.

Car il est aussi ironique, à la française, que passionné et loyal. Il sait fort bien s'indigner ; les laideurs et les médiocrités morales déméritent également à ses yeux. Il a écrit quelques-unes des pages, quelques-uns des livres qu'on serait le plus fier d'avoir composés. Il est au sommet d'une carrière dont les réussites n'ont jamais pu susciter d'envie, tant elles étaient naturelles, en possession d'un art et d'une connaissance des arts, qui lui semblaient réservés par droit de naissance et d'héritage. Il ne marque point de solennité ni de morgue ; parce qu'il vit au milieu de choses toujours jeunes, il ne vieillira jamais ; car vieillir, c'est se désintéresser ou regretter l'avènement des autres.

Bref, si le terme de gentilhomme a encore un sens, Jean-Louis Vaudoyer en remplit toutes les acceptions, la noblesse et la gentillesse. Comme il a choisi la meilleure part, ce Jean-Louis ! Les maîtres et les petits-maîtres, les poètes vivants qu'il accepte de cornaquer au Théâtre-Français, les collections précieuses qu'il a charge d'enrichir, les conférences qu'il organise à la gloire de notre Paris anecdotique, historique ou littéraire, les romans où il a peint tant de lieux inoubliables, les voyages où il a entraîné tant de compagnons controuvés et de souvenirs, les poèmes où il a chanté tant de beautés charnelles ou spirituelles, quel cortège cela lui compose ! Jean-Louis, civilisé du XX[e] siècle, ne goûtez-vous pas l'alliance ou le heurt de ces mots?



UN ARTISTE : LE DOCTEUR LUTEMBACHER

PAR OCTAVE BÉLIARD



Le docteur René Lutembacher m'est apparu comme un personnage de conte, exempt des communes conventions et des communes servitudes, inventant librement sa vie. S'il m'était donné de le connaître plus familièrement, sans doute cette impression d'étrangeté se dissiperait-elle en partie ; il pourrait m'être révélé que ce droit à l'idéalisme est acquis par un temps de prestations, un travail automatique, une redevance versée à la nécessité quotidienne. Mais je n'ai pas vu cela. M. Lutembacher m'a montré deux aspects de son activité. Dans un pavillon de l'hôpital de Versailles, où il est le maître sous l'invocation de Potain — ce saint de la Médecine — il applique toutes les ressources de la science à l'examen et à la correction méthodique des claudications du cœur, principalement des cardiopathies rhumatismales dont il limite ordinairement l'évolution quand il vint trop tard pour leur interdire de paraître. Dans sa villa aux pelouses vertes, il impose des formes aux métaux et couvre les toiles d'images peintes. Ce ne sont pas là, comme il le dit lui-même, deux existences dont l'une serait principale et l'autre accessoire ; mais la double expression d'une même foi qui pose ses conditions à la nature et à la vie et n'accepte d'elles que le prétexte d'une libre inspiration.

Car son œuvre médicale elle-même est, comme l'autre, artistique. On reçoit l'impression de cures aussi impayables que des créations originales et dont la méthode est si rigoureuse qu'il y faut, avec l'amour de l'artiste, l'impersonnelle soumission de la substance humaine traitée, soustraite au milieu naturel. M. Lutembacher médecin explique dans une certaine mesure M. Lutembacher ciseleur et peintre, qui ne travaille pas, ainsi qu'il est ordinaire, sur le motif, mais dispose souverainement de formes et de couleurs comme ravies aux objets et réemployées à des constructions de style.

Je pense, devant ses travaux d'orfèvrerie — des barrettes, des bracelets, des pendentifs, en figures de fleurs et de fruits irréels — à ce parti de transposition décorative, à ces équilibres architecturaux des pleins et des vides dont on a laissé perdre la singulière puissance, depuis les Primitifs, dans la mesure où l'on a contraint à une imitation de l'objet réel, suivant le mot du docteur Lutembacher, une matière *torturée*.

Le ciseleur a probablement précédé, sûrement enseigné le peintre, qui se qualifie lui-même *irréaliste*. Sa position ne serait point originale s'il s'en tenait à dire que la nature n'admet pas d'être copiée et qu'un tel but proposé à l'art est aussi décevant qu'illégitime ; car, du consentement commun, une peinture très apparemment objective n'est encore évidemment que la traduction d'un état d'âme, dans la proportion où le peintre est quelqu'un. Mais M. Lutembacher ne veut pas que la nature fournisse des sujets à l'artiste ; il n'y cherche que des documents bruts et une sorte de stimulant pour créer quelque chose de nouveau qui lui appartienne, un monde féerique, mythologique, un paradis pour évadé, où tout n'est qu'ordre, beauté, délectation. Tel qui s'obstine à fixer la vérité des aspects est, dit-il, moins un peintre qu'un collectionneur, et collectionner lui semble peu d'affaire, peut-être même une assez pénible affaire.

Il n'a, en somme, pas de modèles ; seulement des mannequins. Sa maison est habitée d'un peuple de charmantes poupées, en beaux costumes pour fêtes galantes, qu'on découvre en tous les coins, dans des attitudes abandonnées, dont le silence et l'immobilité intimident parce qu'on les sent prêtes, au signal de ce sorcier aux doigts osseux, au front lourd, au demi-sourire plus jeune que son masque grave, à révéler soudain la légère petite âme nostalgique qu'Andersen donnait aux choses. Le peintre d'ailleurs ne les fait pas poser, les observe comme furtivement, et ce qu'il transporte sur la toile, ce n'est que leur fleur. Même quand c'est une créature vivante, une femme, un chat, qui excite sa volonté créatrice, il ne prélève sur elle que les lignes et les couleurs, convaincu que l'unique vocation de la peinture est de faire chanter des surfaces planes, qu'elle a outrepassé ses droits et ses moyens en pénétrant dans la troisième dimension par l'artifice en trompe-l'œil d'ombres salissantes et de relatives valeurs colorées. Ecartant la frauduleuse imitation du volume et du mouvement, il retourne délibérément, volontairement à ce qui n'était sans doute chez les Primitifs que la récompense d'une heureuse inexpérience : l'harmonie décorative des cernes et des tons locaux respectés. Ses tableaux sont comme des jardins fleuris sans épaisseur, habités par des présences irréelles ; ils emprisonnent les modes et la grâce du second siècle bourbonien — car M. Lutembacher et Versailles se sont mutuellement choisis — dans des taches d'or de mosaïques, des sertissures de vitrail, des cloisonnements d'émaux, des couleurs opaques de fresque, des points de tapisserie.

On ne fait pas de l'art avec des raisons, mais avec sa foi, sa sensibilité, son tempérament, ses moyens personnels. Il nous est permis, après quatre ou cinq siècles d'œuvres dont le docteur Lutembacher conteste l'orthodoxie, de refuser les limites qu'il assigne à la peinture ; et si Tintoret ou Rembrandt, Courbet ou Cézanne se sont égarés, vive leur égarement ! En littérature non plus, la *Comédie humaine* ne sera pas blâmée au nom des *Mille et Une Nuits*. Mais les déclarations de principes et de goûts de M. Lutembacher confessent une âme extrêmement personnelle, singulière et attachante, un non-conformisme que la séduction de son œuvre fait bien mieux que justifier. Pour définir la poésie de son dessin et de ses couleurs quasiment détachés de tout objet réel, le vocabulaire des peintres, du moins celui dont je puis faire usage, n'a peut-être pas de mot. Il faudrait en emprunter à l'art des sons et parler de *musicalité pure*. Une expression qui n'a cours qu'à propos du siècle de Mozart.

Une exposition organisée au Grand Palais réunira, au début du mois de Février, les œuvres picturales du Dr Lutembacher. Voici quelques-unes des toiles de cet artiste qui a volontairement rejeté tous les artifices destinés à donner l'illusion de volume. Cette conception si personnelle n'exclut pas une fantaisie charmante faite de robes à falbalas, de dentelles.

QUELQUES ★ LIVRES ★

Cécile parmi nous, par Georges Duhamel ★ Une bien belle réussite. Une de plus. C'est, cette fois, Cécile, la géniale musicienne, devenue mère, qui « centre » l'intérêt. A propos de son art, l'on voit mieux que jamais à quelle profondeur peut atteindre l'esprit de M. Georges Duhamel scrutant ses propres émotions musicales. Et quant à la passion maternelle de la jeune femme, elle prend vie devant nous au moyen de petits tableaux, de petits mots qui, dans leur absolue vérité, nous rendent sensible sa grandeur même. Tout le livre, d'ailleurs, s'achemine à un drame poignant par des voies en quelque sorte modestes. Les dialogues ont comme un air de menue monnaie d'existence quotidienne. Et cependant, le destin sourd peu à peu des paroles et des actes apparemment les plus simples, pour se manifester, à la fin, par le Pleur suprême... L'art d'écrire et de composer, en tout cela, atteint sa plus haute pureté. (Ed. Mercure de France.)

Prélude à Verdun et **Verdun,** par Jules Romains ★ Le miracle de ce récit, c'est de nous faire prendre conscience de la démesure des foules affrontées, de l'énormité du cataclysme et de la part gigantesque, enfin, que s'y réservèrent des Puissances peut-être aveugles et en tout cas inconnaissables.

Cependant, dans les deux fourmilières ennemies, chaque humaine fourmi faisait ou commandait le geste de tuer, triomphait de sa peur, grognait ou plaisantait, souffrait presque sans arrêt dans sa chair ou dans son âme...

Ce fut tout cela, la Guerre, et bien autre chose encore, d'un détail infini ; et c'est tout cela que M. Jules Romains dépeint avec une force admirable en des tableaux qui changent sans cesse au sein d'une tragédie qui, si souvent, fut immobile. L'on n'aura jamais tout dit sur l'abîme creusé entre 1914 et 1919, tant qu'il y aura en France de grands écrivains pour le sonder. (Ed. Flammarion.)

Marie Stuart, par Mme Paule Henry-Bordeaux ★ Un ouvrage complet, vivant, singulièrement croyable. Une multitude d'événements grands et petits ont été, de la part de l'auteur, l'objet d'un contrôle des plus scrupuleux. Mais la reine infortunée mérita-t-elle, politiquement, son supplice? Mme Paule Henry-Bordeaux plaide « non coupable », avec de solides arguments. Au surplus, cet écrivain érudit, clair et vigoureux accompagne avec trop de tendresse son héroïne, de l'enfance à l'échafaud, pour que nous ne soyons pas conquis. Nous croyons nous aussi que la catholique Marie Stuart fut victime d'une affreuse iniquité. Et nous sommes sûr de la valeur rare de ce livre. (Ed. Plon.)

Petit Salon, par le Dr Louis Jarty ★ Sur un beau papier, vingt tableaux célèbres, dont dix en couleurs. Face à chacun, un sonnet ciselé de main d'artiste, de la même main qui cisela « Poésies », recueil publié l'an dernier par Lemerre. Cette fois, pas de nom d'éditeur : deuil pour les bibliophiles et pour quiconque est capable d'être ému, à la révélation d'un vrai, d'un profond poète.

Avec la 67e Division de Réserve, par Paul Voivenel ★ M. Paul Voivenel, médecin de la grande Guerre, a noté au jour le jour l'histoire qui se faisait sous ses yeux. Aucune « littérature ». Des faits et des impressions saisis sur-le-champ : la nue réalité. « Petite histoire ? » Non pas ! M. Roland Dorgelès a dit là-dessus : « Changez simplement le numéro de la Division et ce carnet de route sera celui de toutes les armées. » Par cet ouvrage sans pareil, les historiens futurs sauront avec certitude *ce qui fut* et connaîtront un Français viril du XXe siècle, froidement lucide et plein cependant d'une immense pitié. (Librairie des Champs-Elysées.)

R. DE LAROMIGUIÈRE.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : Dr FRANÇOIS DEBAT
GRAV. ET IMP. E. DESFOSSÉS-NÉOGRAVURE, PARIS

Ensemble de salle à manger exécuté en noyer blond. Harmonie jaune et rouille.

J. LELEU

DÉCORATEUR

65, AVENUE VICTOR-EMMANUEL-III

PARIS



Bibliothèque: boiseries en frêne ondé, divan en velours vert, grande bergère en tapisserie.

UN CHARBON
QUI NE CONSTIPE PAS



SEPTICARBONE


ART ET MEDECINE

PANCRINOL

PANCRINOL

DU DOCTEUR DEBAT

DIX AMPOULES BUVABLES

EXTRAITS DE FOIE, RATE
REIN ET CAPSULE SURRENALE


SIX AMPOULES (ADULTES
HÉPACRINE
DU DOCTEUR DEBAT
EXTRAIT BUVABLE
DE FOIE
DÉSALBUMINÉ
LABORATOIRES D
60, RUE DE MON
HÉPACRINE
DU DOCTEUR DEBAT
EXTRAIT BUVABLE DE FOIE
12 AMPOULES DE 3cc.
DÉSALBUMINÉ
DÉLIPOÏDÉ
LABORATOIRES DU Dr DEBAT
RUE DE MONCEAU. PARIS (8e)



Magie palpitante des gaz rares. Fragiles tubes de verre où l'étincelle électrique allume de fériques luminescences. Lacis arachnéen composant une voûte ardente et légère qui ressemble à s'y méprendre à quelque gigantesque dentelle de Venise. Faisceaux lactescents embuant d'un feu intérieur la tour Eiffel cinquantenaire. Mais où sont les nuits de l'Exposition Internationale 1937 ?

PHOTOS G. PARIS ET SCHALL

SOMMAIRE

MARS

1 9 3 9

ART ET MÉDECINE

REVUE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : Dr FRANÇOIS DEBAT

RÉDACTION-ADMINISTRATION : 60, RUE DE MONCEAU

JEUX DE LUMIÈRE

PAR LOUIS GILLET

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

PHOTO BRASSAÏ

Quelle étrange aurore boréale se lève derrière l'Arc du Carrousel? Quelles lumières, sortant de la terre, font apparaître Notre-Dame de Paris et l'Arc de l'Etoile?

PHOTOS SCHALL





PHOTO KEYSTONE

La pierre devient neigeuse et presque diaphane. La cathédrale de Reims, la basilique du Sacré-Cœur, la cathédrale Saint-Paul, à Londres, surgissent des ténèbres, purs cristaux dans un écrin de ciel.

Si je ferme les yeux pour revoir le paysage de mon enfance, c'est, aussitôt le soir tombé, le demi-jour des intérieurs. A cette époque, toutes les maisons n'avaient pas le gaz. La lampe, dans les familles, était un personnage. Il y aurait à écrire un roman de la lampe... J'ai été élevé dans ce monde peu brillant, économe, modeste, un monde ancien où Paris était encore une grande province.

Je m'y suis cru transporté subitement le 28 septembre. Je sortais du théâtre. Je pensai faire, en entrant dans la rue, une promenade dans mon passé. C'était le jour de « la guerre ». Toutes les lumières étaient en veilleuse. Les bruits eux-mêmes se taisaient. Il avait suffi de ce « nocturne » pour me replonger dans mon enfance.

Dans ce monde, où tout change si vite, je crois que rien n'a plus changé, dans les grandes villes, que la vie nocturne. Nous ne retrouvons plus la nuit qu'à la campagne. Sa masse, son épaisseur, ses astres, ses laiteuses géographies de nuées, n'habitent plus qu'aux champs. Pour le citadin, la nuit se volatilise. Elle devient une matière nouvelle, une sorte de météore, de fantasmagorie. Le jour ne compte pas. Le jour, ce sont les affaires, le bureau, le gagne-pain. Paris est une comédienne qui joue en matinée, ou plutôt répète pour le soir en costume de ville. Personne ne prend garde au décor. Qui, excepté un amoureux, a le temps de flâner, de jeter un regard sur ces platanes, ces peupliers, ces ponts, cette belle rivière? C'est la nuit que la grande ville brille de tous ses feux, allume ses restaurants, ses salles de spectacles, aguiche les passants, met ses aigrettes, ses bijoux, s'habille pour la scène, étale ses promesses de bonheur ou de plaisir. C'est alors que la féerie commence, et que chaque nuit devient une Schéhérazade, une princesse enchantée des *Mille et une Nuits*.

C'est une des choses qui ont le plus modifié toutes nos habitudes, un véritable coup d'Etat, une dictature de la lumière. L'architecte a changé de style. Qu'est-ce qu'une façade, désormais? Une affiche, un simple réflecteur, quelquefois un écran, pareil à celui d'un cinéma, un fronton de pelote basque, sur lequel viennent crépiter, comme des grêlons, des molécules de lumière. Tout est fait pour l'attaque, le bombardement lumineux. Il faut accrocher l'œil, plutôt que le retenir. Toutes les lois de la composition, de l'ordonnance, du rythme, de l'équilibre, se trouvent bouleversées. Je ne dis pas que c'est pour toujours. Jusqu'à présent, le nouveau système a mieux réussi, ce me semble, pour des casinos de carton-pâte, des édifices de fantaisie, des pavillons d'exposition, que pour des monuments durables et permanents. Une formule se trouvera. Elle devra tenir compte des ressources de la fée Lumière, autant que des conditions du « matériau » moderne, qui est le ciment armé.

Vous souvenez-vous des danses de la Loïe Fuller, spectacle d'ailes, de vagues, de crêpes, de couleurs et de soies? C'était une métamorphose vivante, une créature-caprice, une suite d'arabesques, une chauve-souris, un papillon, une flamme. Ce fut pour nous, dans ces temps lointains, l'entrée en scène de la lumière. J'éprouve quelque chose de la même surprise, quand je vois les vieux monuments saisis à leur tour, arrachés à la nuit, dans le rayon des projecteurs. On a toujours cherché à éclairer les monuments. L'éclairage *a giorno* est un vieil usage, très populaire. La lumière a toujours été de toutes les fêtes. En Italie, le procédé classique, qui doit remonter aux Romains, consiste en milliers de petits feux, de mèches allumées dans des verres d'huile, placées sur les fenêtres, les balcons, les corniches, et faisant sur la demi-teinte confuse du monument des girandoles, une architecture de perles, de flammèches, que l'air attise. L'effet est tout à fait charmant.

Il faut convenir que nous faisons mieux. Certains soirs, à Paris ou à Reims, sur le parvis de la cathédrale, on a eu l'idée de rassembler la foule

La spirale de bronze de la colonne Vendôme, Times Square à New-York, l'écusson de la Place de la Concorde, lors de la visite des souverains anglais, flambent de mille feux.

PHOTO BRASSAÏ



PHOTO DIÉNÈS

Avec la nuit, une vie nouvelle embrase les cités modernes. Les enseignes lumineuses sont autant de saphirs, d'émeraudes, de rubis brûlant sur l'autel de la publicité.

et de ressusciter les Mystères des anciens âges. Ces nuits-là, disons-le, furent surtout le triomphe de l'architecture et de la lumière. Comment s'intéresser au drame que de brillantes fourmis, au pied du monument, récitaient en grêles petits vers, d'une platitude désespérante? Mais on n'a pas tous les jours l'occasion de passer trois heures face à face avec Notre-Dame. Je croyais la connaître ; je m'aperçus que je ne l'avais jamais vue. Inondée de clarté par les batteries de projecteurs, quelle n'était pas l'immense et souveraine apparition ! Elle était la même, et elle était autre : les grandes lignes de l'édifice, les étages, les rythmes de la composition, le jeu de cette sublime machine de nombres et de calculs, s'énonçaient comme un majestueux théorème ; mille détails inaperçus tressaillaient, soulignés par la puissance des ombres. C'était une page encrée d'une nouvelle manière, une grande page en blanc et noir, où aucune « valeur » n'était à sa place ordinaire. La vaste épure semblait à la fois familière et inédite. La pierre paraissait incolore et dématérialisée. Il ne subsistait, devant les regards, qu'un immense tableau intellectuel, d'un caractère triomphal, avec l'autorité

mait : on croyait voir les muscles bouger sous l'épiderme. C'était aussi un de ses plaisirs d'aller revoir, la nuit, les cathédrales qu'il avait caressées et chéries avec le soleil. L'ombre les grandissait. Dans ce bain de ténèbres, mêlées aux éléments, aux étoiles, elles paraissaient surhumaines et démesurées, environnées de plus d'horreur et d'une sorte de frisson sacré, comme de grands rochers, des falaises, les formes vaguement divines de la nature.

Je ne sais ce que Rodin eût pensé des éclairages de cathédrales. Quoi qu'on dise, ce ne sont pas les « volumes » que ces éclairages font ressortir : sur le fond nocturne, ils dessinent une prodigieuse eau-forte, une silhouette sans profondeur. Mais par la suppression des choses environnantes, par l'effacement subit des termes de rapport, elles prennent une apparence gigantesque et surnaturelle : leurs tours frappent du front les astres. On demeure stupéfait de ces grandes présences, et l'on admire comme des revenants imprévus, qui viennent humilier nos petitesses modernes, ces immenses fantômes du Moyen Age.

Autre transformation magique : celle des musées. Qui ne se rappelle ce qu'était, par certains jours d'hiver, à trois heures, le triste Louvre d'autrefois ! Les marbres grecs se morfondaient sous une lumière jaune et avare, prenaient des airs nostalgiques et douloureux de prisonniers. Les lumières leur rendent ce qui fait la vie des dieux, le nectar et l'ambroisie. Qui se fût douté que les salles de l'appartement d'Anne d'Autriche fussent un chef-d'œuvre qui n'attendait que la lumière? La lumière, comme l'enchanteresse Armide, nous a fait présent d'un palais. Lorsque, dans la salle des Cariatides, tous les commutateurs éteints, un seul rayon peint dans la nuit la statue de Diane, la déesse jaillit, dans un élan d'une jeunesse éternelle, avec

La spirale de bronze de la colonne Vendôme, Times Square à New-York, l'écusson de la Place de la Concorde, lors de la visite des souverains anglais, flambent de mille feux.

PHOTO BRASSAÏ

PHOTO DIÉNES



Avec la nuit, une vie nouvelle embrase les cités modernes. Les enseignes lumineuses sont autant de saphirs, d'émeraudes, de rubis brûlant sur l'autel de la publicité.



PHOTO SCHALL

et de ressusciter les Mystères des anciens âges. Ces nuits-là, disons-le, furent surtout le triomphe de l'architecture et de la lumière. Comment s'intéresser au drame que de brillantes fourmis, au pied du monument, récitaient en grêles petits vers, d'une platitude désespérante? Mais on n'a pas tous les jours l'occasion de passer trois heures face à face avec Notre-Dame. Je croyais la connaître ; je m'aperçus que je ne l'avais jamais vue. Inondée de clarté par les batteries de projecteurs, quelle n'était pas l'immense et souveraine apparition ! Elle était la même, et elle était autre : les grandes lignes de l'édifice, les étages, les rythmes de la composition, le jeu de cette sublime machine de nombres et de calculs, s'énonçaient comme un majestueux théorème ; mille détails inaperçus tressaillaient, soulignés par la puissance des ombres. C'était une page encrée d'une nouvelle manière, une grande page en blanc et noir, où aucune « valeur » n'était à sa place ordinaire. La vaste épure semblait à la fois familière et inédite. La pierre paraissait incolore et dématérialisée. Il ne subsistait, devant les regards, qu'un immense tableau intellectuel, d'un caractère triomphal, avec l'autorité d'un texte des tables de la Loi, où on lisait : « C'était écrit ».

Mon vieux maître Rodin m'avait enseigné, il y a longtemps, que la sculpture est l'art des ombres et de la lumière. Comme il aimait le jour, il adorait la nuit. Il l'attendait comme une déesse qui venait donner à ses ouvrages une vie mystérieuse. Armé d'une chandelle, il s'approchait d'une figure, d'un torse grec de son atelier, et appuyé au marbre, le frôlant de l'épaule, se mettait à tourner lentement, à reculons, en faisant de sa main ouverte un réflecteur et faisait surgir ainsi de la forme mille saillies, mille reliefs, mille creux, sous le rayon de la lumière frisante. La statue s'animait : on croyait voir les muscles bouger sous l'épiderme. C'était aussi un de ses plaisirs d'aller revoir, la nuit, les cathédrales qu'il avait caressées et chéries avec le soleil. L'ombre les grandissait. Dans ce bain de ténèbres, mêlées aux éléments, aux étoiles, elles paraissaient surhumaines et démesurées, environnées de plus d'horreur et d'une sorte de frisson sacré, comme de grands rochers, des falaises, les formes vaguement divines de la nature.

Je ne sais ce que Rodin eût pensé des éclairages de cathédrales. Quoi qu'on dise, ce ne sont pas les « volumes » que ces éclairages font ressortir : sur le fond nocturne, ils dessinent une prodigieuse eau-forte, une silhouette sans profondeur. Mais par la suppression des choses environnantes, par l'effacement subit des termes de rapport, elles prennent une apparence gigantesque et surnaturelle : leurs tours frappent du front les astres. On demeure stupéfait de ces grandes présences, et l'on admire comme des revenants imprévus, qui viennent humilier nos petitesses modernes, ces immenses fantômes du Moyen Age.

Autre transformation magique : celle des musées. Qui ne se rappelle ce qu'était, par certains jours d'hiver, à trois heures, le triste Louvre d'autrefois ! Les marbres grecs se morfondaient sous une lumière jaune et avare, prenaient des airs nostalgiques et douloureux de prisonniers. Les lumières leur rendent ce qui fait la vie des dieux, le nectar et l'ambroisie. Qui se fût douté que les salles de l'appartement d'Anne d'Autriche fussent un chef-d'œuvre qui n'attendait que la lumière? La lumière, comme l'enchanteresse Armide, nous a fait présent d'un palais. Lorsque, dans la salle des Cariatides, tous les commutateurs éteints, un seul rayon peint dans la nuit la statue de Diane, la déesse jaillit, dans un élan d'une jeunesse éternelle, avec



Aux premières heures de la nuit, les monuments subissent une surprenante métamorphose. Ils renaissent d'eux-mêmes et leur beauté épouse une grandeur que le jour solaire dissimulait. Pour s'en convaincre, il n'est que de voir la statue de Bourdelle au Musée des Arts Modernes, l'Université du Caire, lors des fêtes en l'honneur du mariage du roi Farouk Ier.

PHOTO GASTON PARIS • PHOTO BOUCHER

ALLIANCE

PHOTO SCHALL

Rencontre de deux civilisations. Deux architectures s'affrontent. Au-dessus de l'église ogivale dont les pinacles et les clochetons se terminent par des crochets et des épis, le gratte-ciel, humaine termitière monstreusement hypertrophiée, aux lignes sévères, volontairement dépouillées d'ornements, dresse non sans orgueil ses soixante étages d'alvéoles que la perspective déforme.

la grâce lustrale d'un jet d'eau qui murmure aux forêts le secret que la lune chuchote aux fontaines.

Les tableaux d'intérieur n'ont pas changé moins que les dehors. Plus de centre, plus de foyer : les deux points d'attraction qui ordonnaient les groupes, la lampe, la cheminée, ont cessé d'exister, disparaissent dans la chaleur et la lumière diffuse. L'éclairage réfléchi des frises, des corniches, du plafond, vient à la fois de tous côtés, supprime les ombres, crée une ambiance nouvelle : la beauté des femmes, leurs toilettes prennent une autre apparence, une sorte de doux miroitement nacré. Les nuques, les épaules comptent autant que les visages. Les groupes se dissocient, se reforment, plus libres, plus souples, dans une nappe de lueur égale, peignant sur l'écran mat des murs des fresques naturelles. Ce n'est plus sans doute le salon de Mme Geoffrin, le sanctuaire de la conversation, où un Diderot, un Marmontel concentre l'intérêt, domine *ex cathedra* ; ce n'est plus le célèbre salon de l'avenue Hoche, où M. Bergeret était la pièce de résistance et s'écoutait comme un oracle. C'est presque un nouvel art de vivre, une société nouvelle, fille de la lumière.

Il arrive même à la lumière de créer dans la nuit de nouveaux paysages, une sorte de peinture en plein air. A Venise, Reinhardt, sur la place de San Trovaso, jouait Shakespeare, et à volonté, écartant ou retroussant les draperies nocturnes, créait l'espace, par enchantement escamotait, nous rendait tour à tour le décor, le canal et la ville. Nous voyagions sur place à la vitesse de la lumière. Les aérodromes, la nuit de Longchamp, des spectacles shakespeariens, tels que le *Songe d'une nuit d'été* aux jardins Boboli, sont des beautés, des pierreries inconnues, que le miracle de la lumière fait ruisseler de l'écrin des ombres. Sur les boulevards, quelle n'était pas la grâce des feuillages, fleuve de rêveries délicates, de dentelles et de mousselines, éclairées en dessous par des phares bleuâtres, lors des fêtes du roi d'Angleterre ! C'était une vision d'une telle douceur, que la foule, là-dessous, se retenait de parler tout haut. On ne savait pas ce que la lumière, conduite avec goût, et devenue un art et une poésie, peut faire d'une nuit de Paris.

LA LUMIÈRE ARTIFICIELLE ET

LA SCULPTURE

PAR RAYMOND ESCHOLIER

La lumière artificielle renouvela le prestige des musées. Les rayons, savamment dosés, animèrent l'expression railleuse de cette cariatide du musée de Delphes, ce visage souriant de l'une des corès du musée de l'Acropole à Athènes, la majestueuse sérénité de la Vénus de Milo, l'attitude pensive de la Vénus d'Arles, l'envol de la Victoire de Samothrace.

PHOTO ZUBER





PHOTOS BRASSAI ET RUDOMINE

Au Louvre, dans les salles de peinture, l'éclairage électrique ne sera jamais qu'un pis aller. Pour se faire admettre chez Titien, chez Rubens, chez Rembrandt, chez Watteau, chez Delacroix, la fée Electricité doit jouer les parents pauvres, dissimuler ses diamants aux mille feux sous des voiles de cendre. Là, tout ce qu'elle peut espérer, c'est de rivaliser avec la froide lumière d'un jour sans soleil. Suffisante, mais discrète, il ne faut pas surtout qu'elle rompe, par sa présence, des cadences de tons raffinés. Au Salon Carré, elle doit passer inaperçue.

Henri Verne, subtil surintendant de nos Musées nationaux, et son précieux collaborateur, l'architecte Ferran, ne l'ignorent pas. Ils savent bien que l'éclairage, pourtant nécessaire, des tableaux du Louvre ne leur procurera guère que déboires et critiques, et c'est pourquoi, en managers avisés, ils ont réservé leur premier effort à l'illumination des salles de sculpture.

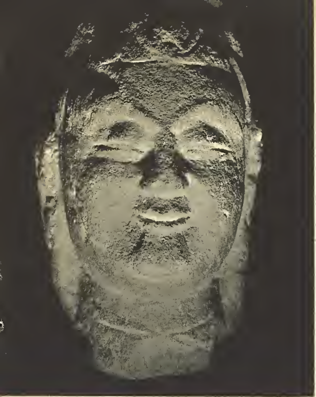
Ce fut un triomphe, et un triomphe souvent mérité. Tout d'abord, l'électricité mettait à merveille en relief les nouveaux aménagements de la statuaire antique, des chefs-d'œuvre du Moyen Age et de la Renaissance. C'est la gloire de M. Ferran d'avoir montré au Louvre, pour la première fois, combien la sculpture est avant tout un art architectural. Pour cela, l'éclairage électrique lui fut d'un secours puissant,

Ces jeux nuancés de clairs et de pénombres firent apparaître, sous un aspect jusqu'alors inconnu, la pure beauté d'Aphrodite accroupie dite Vénus de Vienne, le sourire béat de cette terre cuite chinoise qui contraste étrangement avec les curieuses anatomies aux attitudes figées de fakirs hindous, au pavillon de l'élégance à l'Exposition Internationale.



PHOTOS WOLS ET RUDOMINE

PHOTO RUDOMINE



en lui permettant d'embraser la saillie de tel groupe, de laisser dans la pénombre telle surface plane, volontairement amortie.

Comme le dit avec esprit Henri Verne, l'éclairage nocturne aura permis à un immense public de découvrir des salles qu'il ignorait profondément : celles dédiées aux sculptures d'Egypte, de Grèce, de Rome, de la France et de l'Italie des âges gothiques et renaissants.

Dans cette audacieuse entreprise, tout est-il excellent? Evidemment non, puisque c'est une œuvre humaine. Reconnaissons d'ailleurs que l'éclairage ne pouvait être partout uniforme, puisque, à chaque pas, selon la structure de la galerie, selon la qualité de la sculpture à illuminer, des problèmes nouveaux se posaient.

Pour les délicats, pour les arbitres difficiles, il n'est pas contestable que, dans les salles grecques et romaines, une lumière trop crue éblouit le spectateur et vide l'œuvre éclairée de sa substance profonde. Le jeu des réflecteurs, des projecteurs autour de la *Victoire de Samothrace* et de la *Vénus de Milo* a permis d'évoquer la façon dont est présenté au music-hall le « nu artistique ». On ne peut nier que, pour la plus grande joie des snobs de ce temps, et de la foule qui les moque et qui les suit, *Diane de Gabies* fut transformée en star des Folies-Bergère.

Après tout, c'est peut-être une rançon de la gloire et l'on ne doit pas s'en montrer trop chagrin. Car, par ailleurs, l'éclairage électrique rend aux autres départements de la sculpture des services inestimables.

A l'entrée des salles d'Egypte, le grand sphinx de granit annonce un climat nouveau, le triomphe de la lumière diffuse, une merveilleuse atmosphère d'hypogée, où le *Scribe accroupi* règne paisiblement parmi les sarcophages et les urnes d'albâtre.

Et dans les galeries du Moyen Age et de la Renaissance, nous ne sommes pas près d'oublier l'admirable tombeau de Philippe Pot transfiguré par l'éclairage nocturne, pas plus que les *Esclaves* de Michel-Ange, baignés dans un soleil presque vivant.

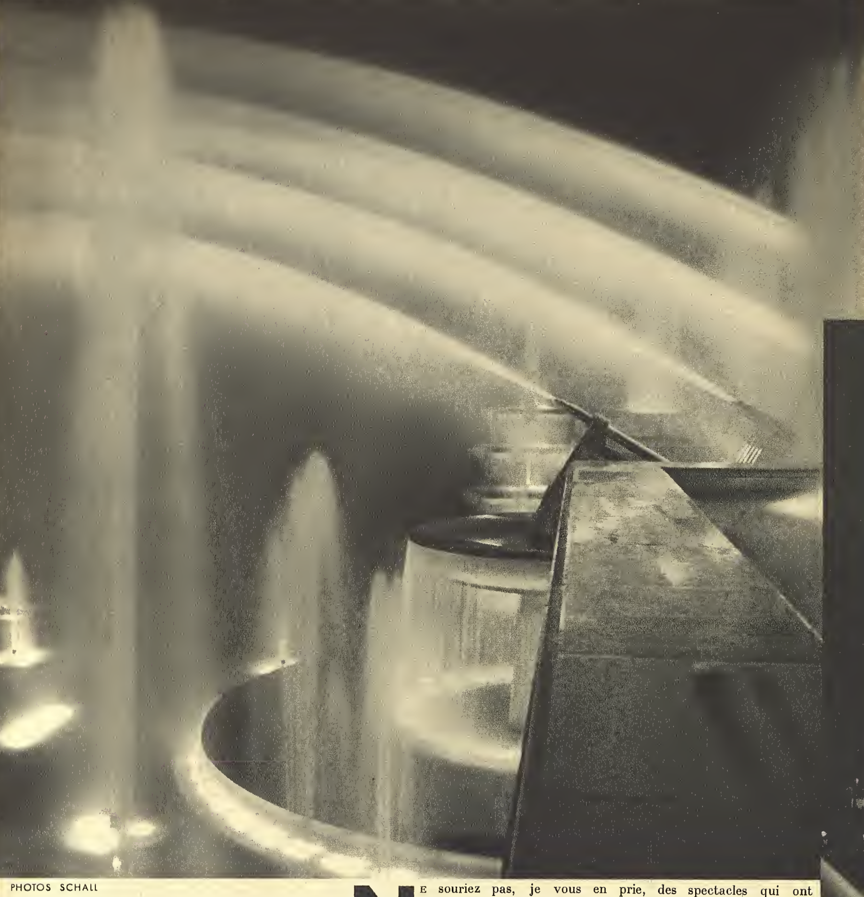
Et maintenant, faisons justice d'une critique trop souvent formulée et qui pourtant ne résiste pas à l'examen.

« L'éclairage artificiel, prétend-on, nuit à la sculpture. » Réponse : « Tout au contraire. C'est une question de mesure. »

Je ne rappellerai pas ici Michel-Ange qui aimait à présenter à la lueur d'une torche ses chefs-d'œuvre ; mais chacun sait que Rodin ne voyait pas de meilleur moyen qu'une lampe pour mettre en valeur le modelé des statues antiques.

L'éclairage de la sculpture au Louvre, des décorations de Delacroix à la Bibliothèque de la Chambre des Députés, de la Galerie Tuck au Petit-Palais, du Musée de l'Homme au Palais de Chaillot, autant d'étapes parfaitement honorables sur la voie lumineuse qui conduit au musée de l'avenir.

PHOTO WOLS



PHOTOS STEINER

PHOTOS SCHALL

LA LUMIÈRE *MOUVANTE*

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Un murmure nocturne trahissait la présence des fontaines. Mais voici que s'allument des brasiers multicolores. Les coupes débordent de lumière liquide et les jets d'eau lancent de hautes gerbes de changeantes pierreries.

NE souriez pas, je vous en prie, des spectacles qui ont tant ébloui mon enfance. Je crois bien que c'est l'an de grâce 1900 qui m'a donné les grandes révélations artistiques : figurez-vous un soir, à l'Exposition universelle, un bambin martyrisé par son chapeau à élastique, et qui se glisse entre les jambes des spectateurs pour apercevoir les cascades lumineuses sur le château-d'eau baroque du Palais de l'Electricité ! Et imaginez-vous le même personnage au Musée Grévin : il bée devant une figurine dont les falbalas, pincés par ses doigts de cire, changeaient de teinte à chaque minute, un peu comme les personnages hygrométriques qu'on vendait alors chez les opticiens. Cette statue n'était rien de moins que Mme Loïe Fuller. J'ai compris alors qu'un siècle était né, plus tard que moi, hélas !

Depuis lors, j'ai vu davantage ; j'ai réfléchi plus sérieusement sur les prestiges nouveaux que met à la disposition de l'homme la lumière mouvante, ou la lumière sur des objets mouvants, ce qui revient au même. C'est vraiment une création de notre époque où la beauté déplace volontiers les lignes et les formes, malgré le principe parnassien. A vrai dire, le germe de cet art était contenu dans la pyrotechnie qui, dès le



Traitement classique de toutes
DERMATOSES
NON INFECTÉES

à base de :

Sulfoïchtyolate d'ammonium, hydroxyde orthotitanique colloïdal, oxyde de titane, etc...

Pommade adoucissante

SÉDOTYOL

Pommade sédative

à base de :

Paraaminobenzoate de butyle, Alcool orthoxybenzilique, etc.,.

CALME INSTANTANÉMENT
LES PRURITS REBELLES

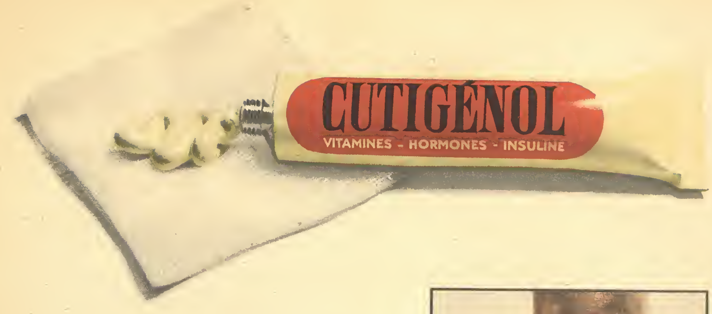
Pommade réductrice

Inoxémol
DEBAT

ECZÉMA CHRONIQUE REBELLE
psoriasiforme
lichénifié
Parakératose psoriasiforme
Prurigo, Lichen, Psoriasis

à base de :

Goudron et Soufre combinés, Glycérides de Gynocardacées.



Pommade cicatrisante

à base de :

- Huile de Foie de Flétan
- Insuline
- Extraits Opothérapiques



Guérison après un mois de traitement au Cutigénol.



Ulcère variqueux de la face interne de la jambe gauche, avant traitement.

PLAIES ATONES
ou TORPIDES
Eschares
Ulcères variqueux
Retard de cicatrisation

L'application de CUTIGÉNOL accélère la formation des bourgeons et provoque rapidement une épidermisation souple et résistante.



Pommade - vaccin

Toutes PYODERMITES



Pemphigus infantile du tronc et des membres inférieurs avant traitement.



Guérison après 15 jours de traitement à l'Inosepta.

TOUTES LÉSIONS ET PLAIES INFECTÉES, Furoncles, Panaris, Anthrax, Impétigo, Abcès et Infections secondaires des Ulcères variqueux.

Pommade - vaccin



Cette pommade à base de bouillons de cultures d'entérocoques et de colibacilles s'adresse au traitement des affections ano-rectales, combat efficacement la cause même des infections hémorroïdaires, agit directement sur l'élément infectieux et par conséquent, sur la périphlébite douloureuse séquelle habituelle de toute dilatation hémorroïdaire.

HÉMORROÏDES externes ou internes. Fissures anales

Imprimé en France

Un monde fantastique s'éveille aux fontaines du Trocadéro, sur la Seine où des geysers de feu sèment leur poudre d'eau, aux fontaines de Munich, à celles des Champs-Elysées, autour des bassins de la Concorde.

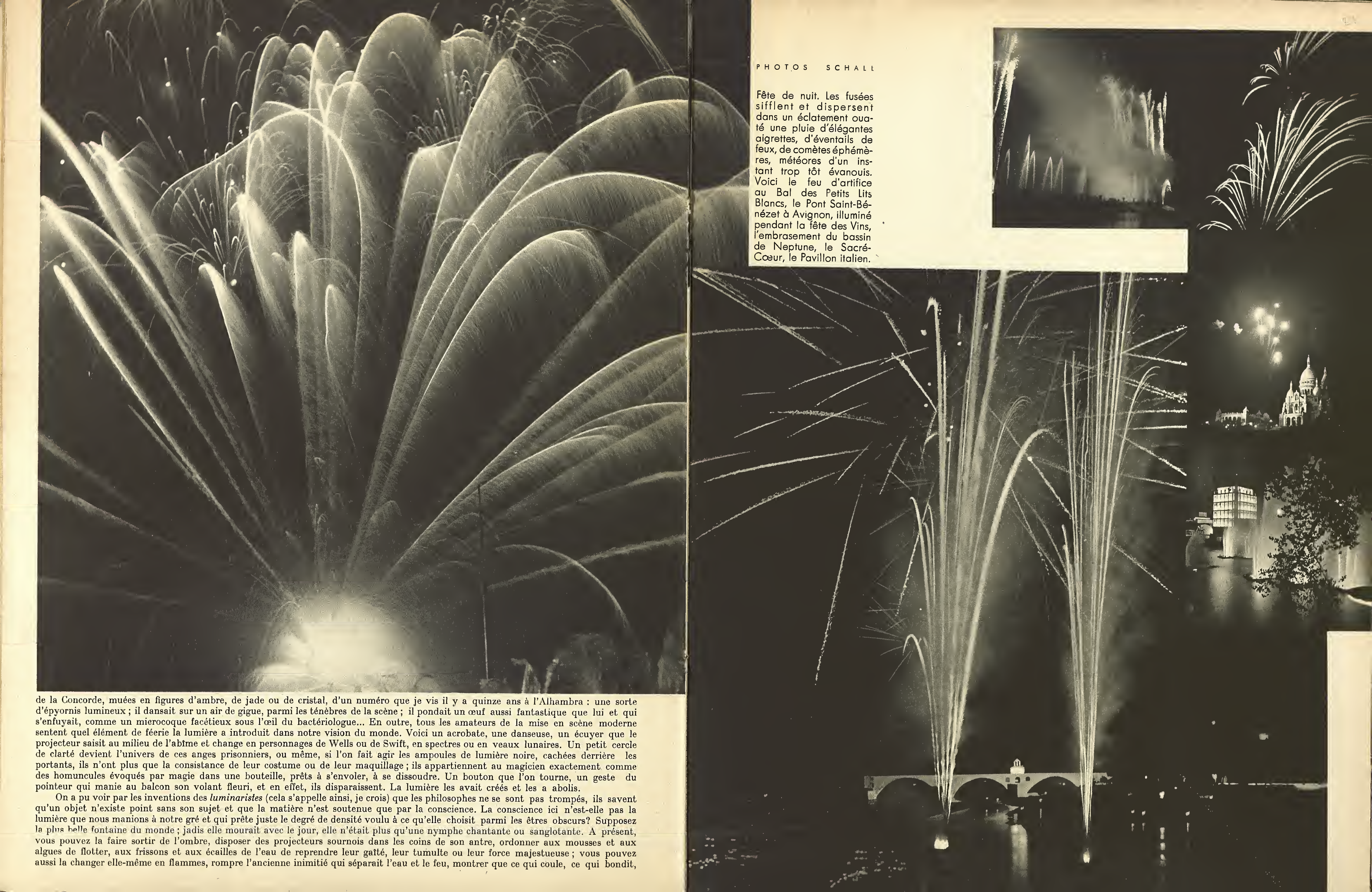
XVIIe siècle, a fait descendre le feu grégeois, et le feu tout court, au rang des monstres apprivoisés, a habitué les gens à voir paraître dans le ciel des aurores boréales, des incendies, des apothéoses, et à voir transformer des taillis, des perspectives de parc par la fumeuse et palpitante fournaise des feux de Bengale...

Cependant, nous ne sommes plus au stade de ces gentilles fantasmagories. Les feux d'artifice, avec leur pétarade mélancolique et leur poignante brièveté, semblent devenus des ornements d'une gaîté officielle. Pour qu'il y ait vraiment spectacle, il faut une durée, il faut une harmonie ; il faut, enfin, que l'homme ait tout à fait dompté les forces dont il se sert. Or, il est plus facile de faire bouger des sources lumineuses que de diriger des explosifs, même innocents, et encore plus de manier les volumes ou surfaces qui doivent recevoir la lumière. Tel est donc le procédé de la moderne féerie. Ce qui étonne aujourd'hui nos sens, ce n'est plus qu'un dragon peinturluré vomisse des flammes de lycopode, c'est qu'une apparition, gracieuse ou terrible, soit isolée du monde, captée dans un halo de projecteurs, rendue à volonté impalpable et mobile ; c'est que l'eau frémisse sous des rayons changeants, c'est que le verre ou toute matière translucide s'anime, habité par une phosphorescence inconnue.

A cet égard, il y a parenté entre les spectacles proprement décoratifs et les sorcelleries du music-hall. Je ne sépare point dans ma mémoire les bassins illuminés de Versailles, ni le ruissellement des fontaines



PHOTOS SCHALL, ZUBER, G. PARIS

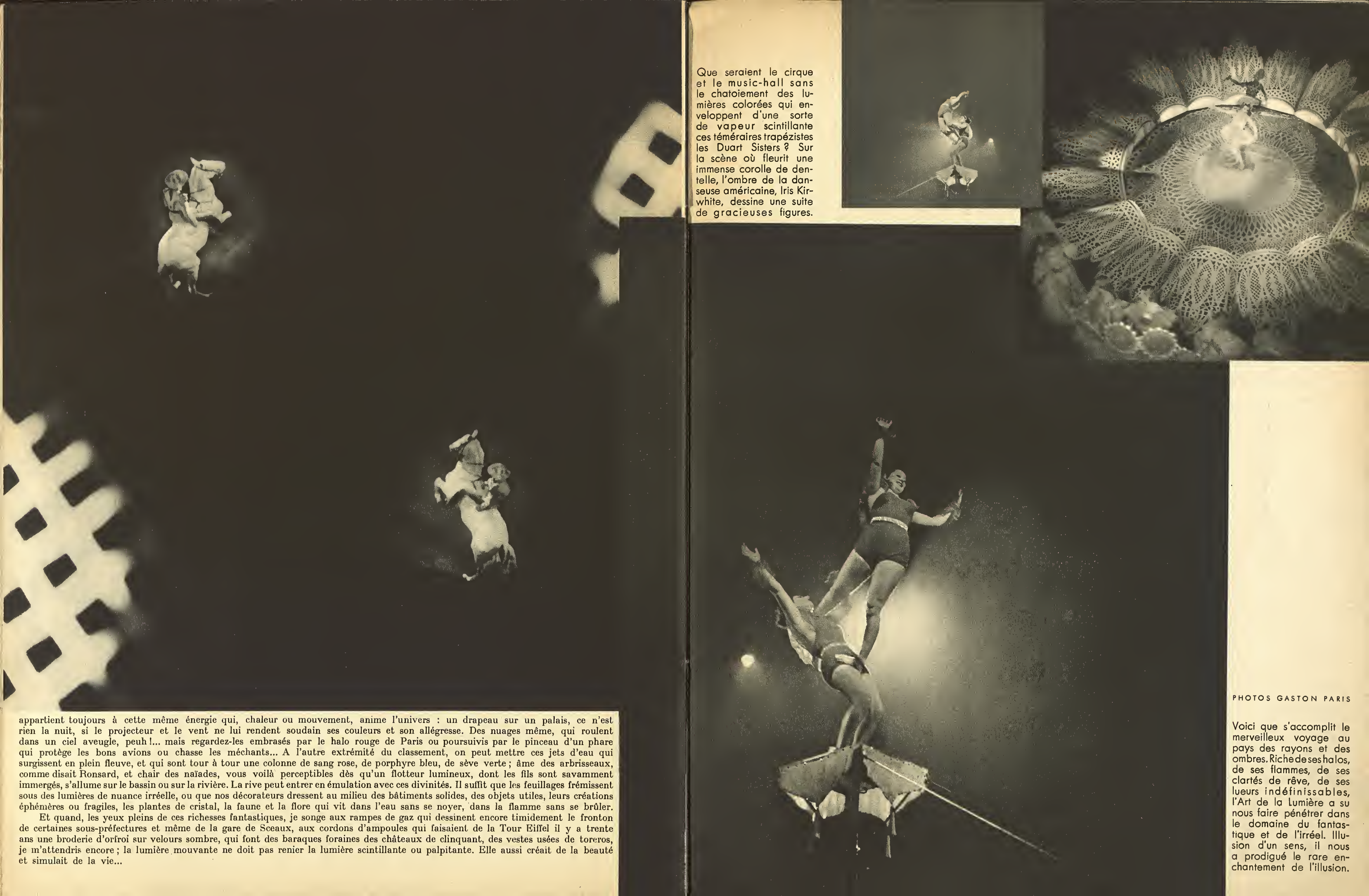


PHOTOS SCHALL

Fête de nuit. Les fusées sifflent et dispersent dans un éclatement ouaté une pluie d'élégantes aigrettes, d'éventails de feux, de comètes éphémères, météores d'un instant trop tôt évanouis. Voici le feu d'artifice au Bal des Petits Lits Blancs, le Pont Saint-Bénézet à Avignon, illuminé pendant la fête des Vins, l'embrasement du bassin de Neptune, le Sacré-Cœur, le Pavillon italien.

de la Concorde, muées en figures d'ambre, de jade ou de cristal, d'un numéro que je vis il y a quinze ans à l'Alhambra : une sorte d'épyornis lumineux ; il dansait sur un air de gigue, parmi les ténèbres de la scène ; il pondait un œuf aussi fantastique que lui et qui s'enfuyait, comme un microcoque facétieux sous l'œil du bactériologue... En outre, tous les amateurs de la mise en scène moderne sentent quel élément de féerie la lumière a introduit dans notre vision du monde. Voici un acrobate, une danseuse, un écuyer que le projecteur saisit au milieu de l'abîme et change en personnages de Wells ou de Swift, en spectres ou en veaux lunaires. Un petit cercle de clarté devient l'univers de ces anges prisonniers, ou même, si l'on fait agir les ampoules de lumière noire, cachées derrière les portants, ils n'ont plus que la consistance de leur costume ou de leur maquillage ; ils appartiennent au magicien exactement comme des homuncules évoqués par magie dans une bouteille, prêts à s'envoler, à se dissoudre. Un bouton que l'on tourne, un geste du pointeur qui manie au balcon son volant fleuri, et en effet, ils disparaissent. La lumière les avait créés et les a abolis.

On a pu voir par les inventions des *luminaristes* (cela s'appelle ainsi, je crois) que les philosophes ne se sont pas trompés, ils savent qu'un objet n'existe point sans son sujet et que la matière n'est soutenue que par la conscience. La conscience ici n'est-elle pas la lumière que nous manions à notre gré et qui prête juste le degré de densité voulu à ce qu'elle choisit parmi les êtres obscurs? Supposez la plus belle fontaine du monde ; jadis elle mourait avec le jour, elle n'était plus qu'une nymphe chantante ou sanglotante. A présent, vous pouvez la faire sortir de l'ombre, disposer des projecteurs sournois dans les coins de son antre, ordonner aux mousses et aux algues de flotter, aux frissons et aux écailles de l'eau de reprendre leur gaîté, leur tumulte ou leur force majestueuse ; vous pouvez aussi la changer elle-même en flammes, rompre l'ancienne inimitié qui séparait l'eau et le feu, montrer que ce qui coule, ce qui bondit,



appartient toujours à cette même énergie qui, chaleur ou mouvement, anime l'univers : un drapeau sur un palais, ce n'est rien la nuit, si le projecteur et le vent ne lui rendent soudain ses couleurs et son allégresse. Des nuages même, qui roulent dans un ciel aveugle, peuh !... mais regardez-les embrasés par le halo rouge de Paris ou poursuivis par le pinceau d'un phare qui protège les bons avions ou chasse les méchants... A l'autre extrémité du classement, on peut mettre ces jets d'eau qui surgissent en plein fleuve, et qui sont tour à tour une colonne de sang rose, de porphyre bleu, de sève verte ; âme des arbrisseaux, comme disait Ronsard, et chair des naïades, vous voilà perceptibles dès qu'un flotteur lumineux, dont les fils sont savamment immergés, s'allume sur le bassin ou sur la rivière. La rive peut entrer en émulation avec ces divinités. Il suffit que les feuillages frémissent sous des lumières de nuance irréelle, ou que nos décorateurs dressent au milieu des bâtiments solides, des objets utiles, leurs créations éphémères ou fragiles, les plantes de cristal, la faune et la flore qui vit dans l'eau sans se noyer, dans la flamme sans se brûler.

Et quand, les yeux pleins de ces richesses fantastiques, je songe aux rampes de gaz qui dessinent encore timidement le fronton de certaines sous-préfectures et même de la gare de Sceaux, aux cordons d'ampoules qui faisaient de la Tour Eiffel il y a trente ans une broderie d'orfroi sur velours sombre, qui font des baraques foraines des châteaux de clinquant, des vestes usées de toreros, je m'attendris encore ; la lumière mouvante ne doit pas renier la lumière scintillante ou palpitante. Elle aussi créait de la beauté et simulait de la vie...

Que seraient le cirque et le music-hall sans le chatoiement des lumières colorées qui enveloppent d'une sorte de vapeur scintillante ces téméraires trapézistes les Duart Sisters ? Sur la scène où fleurit une immense corolle de dentelle, l'ombre de la danseuse américaine, Iris Kirwhite, dessine une suite de gracieuses figures.

PHOTOS GASTON PARIS

Voici que s'accomplit le merveilleux voyage au pays des rayons et des ombres. Riche de ses halos, de ses flammes, de ses clartés de rêve, de ses lueurs indéfinissables, l'Art de la Lumière a su nous faire pénétrer dans le domaine du fantastique et de l'irréel. Illusion d'un sens, il nous a prodigué le rare enchantement de l'illusion.

PHOTOS SCHALL

LE FAUNE AUX LAMPES

PAR TRISTAN DERÈME

PHOTO VALS

PHOTO VINCENT

Prélude à la nuit d'un faune. De prodigieuses lueurs s'allument dans les ténèbres et projettent sur la naumachie l'ombre de la colonnade corinthienne du Parc Monceau. Le jardin du Cercle Interallié, le Moulin de Longchamp, les allées de Versailles, le jardin de Blenheim-Palace s'éclairent et, pourtant, ce n'est ni la naissance du jour, ni la clarté lunaire.



Argument du Poème : *Dans les jardins nocturnes, le Faune, à la clarté des lampes électriques, inquiet d'être seul, se demande, moins jeune, si les Nymphes maintenant le fuient, ou plutôt si elles n'ont pas craint cette lumière nouvelle que le génie des hommes tire des cascades, comme du charbon des forêts fossiles, et qui brille en un fil incandescent qu'abrite un verre clos. S'il ne dit pas les mots dans l'ordre accoutumé, il bat du moins la mesure avec ses cornes, respectueux de la double cadence des rêves et des vers :*

Afin qu'au même instant se marque le génie
Dans la corne Pensée et la corne Harmonie.

Ce Faune que je fus, le suis-je? ou si hagarde,
Peut-être le plus beau de mes songes cueilli,
Dans l'onde où chaque jour voit que je me regarde,
Me doit révéler l'aube à moi-même vieilli?
Nulle Nymphe! Ténèbre, ou plutôt, la première
Que boive, en ces jardins qui tremblent, la lumière
D'astres qu'allume l'Homme à vos colères, Eaux,
Si la forêt jadis sous la terre égarée,
Du gouffre où vous dormiez, fantômes des oiseaux,
Ne renaît et ne brûle, éclairant la soirée
Silencieuse où dans l'abîme végétal
Luit le fabuleux fil qu'enferme le cristal,
Les Nymphes vainement qui peuplent ma mémoire
Dans un bourdonnement de guêpes de l'été
N'auraient-elles, fuyant l'insolite clarté
Qui fait l'ombre à trois pas plus que l'Erèbe noire,
La retraite trouvée où bondir, dieu velu,
Sans manquer d'une corne à la double cadence?

Telle, aux lampes du soir, flotte la confidence
D'un vieux Faune un peu trop ayant Mallarmé lu.

Si l'électricité avait été connue des anciens, ils lui eussent élevé des temples. Les décorateurs modernes l'ont introduite dans les demeures où elle s'épanche à profusion, venue de sources invisibles habilement dissimulées.

PHOTO BRASSAÏ



LA LUMIÈRE DANS LA MAISON

PAR OCTAVE BÉLIARD

Mes yeux las ne font pas de reproches à la chère petite lampe du travailleur nocturne qui dessinait sous l'abat-jour vert une si étroite zone de vie au centre du silence et du sommeil des choses. L'incommodité des rayons aveuglants, à la table des jours de fête, ne m'a pas fait haïr les vives réponses qu'ils arrachaient à l'argent et au cristal. Mais le siècle de la Lumière nous révèle des joies inédites. Dans l'âme renouvelée des demeures, une clarté diffuse et sereine s'offre à succéder aux combats parfois cruels, à la dispute de la lampe et des ténèbres.

Cette maison de Saint-Cloud, un chef-d'œuvre que je

Qu'ils soient dus, comme en cette maison de Saint-Cloud, à Dufrène, ou dans les pièces éclairées soit par la lampe, soit par une corniche en auvent, à Dominique et à Printz, les effets de lumière sont soigneusement étudiés.



Si l'électricité avait été connue des anciens, ils lui eussent élevé des temples. Les décorateurs modernes l'ont introduite dans les demeures où elle s'épanche à profusion, venue de sources invisibles habilement dissimulées.

PHOTO BRASSAÏ





LA LUMIÈRE DANS LA MAISON

Qu'ils soient dus, comme en cette maison de Saint-Cloud, à Dufrène, ou dans les pièces éclairées soit par la lampe, soit par une corniche en auvent, à Dominique et à Printz, les effets de lumière sont soigneusement étudiés.

PAR OCTAVE BÉLIARD

Mes yeux las ne font pas de reproches à la chère petite lampe du travailleur nocturne qui dessinait sous l'abat-jour vert une si étroite zone de vie au centre du silence et du sommeil des choses. L'incommodité des rayons aveuglants, à la table des jours de fête, ne m'a pas fait haïr les vives réponses qu'ils arrachaient à l'argent et au cristal. Mais le siècle de la Lumière nous révèle des joies inédites. Dans l'âme renouvelée des demeures, une clarté diffuse et sereine s'offre à succéder aux combats parfois cruels, à la dispute de la lampe et des ténèbres.

Cette maison de Saint-Cloud, un chef-d'œuvre que je





PHOTO BRASSAÏ

De la verrière ruisselle un jour presque surnaturel qui baigne le jardin d'hiver et donne au vieux cloître reconstitué une atmosphère douce et paisible. Les décorateurs de ce temps ont réussi le tour de force de discipliner la lumière et de la modeler sur les statues, les meubles, les miroirs. Ces effets composés par des maîtres tels que Maurice Dufrène et Leleu en sont des exemples saisissants.

veux prendre pour exemple et que Dufrène décora, est à nuit close comme une île de jour. Car n'est-ce point le jour, cette clarté dont les sources restent mystérieuses, qui semble une sueur dorée des surfaces polies et des objets? Un jour suave, élyséen, quasi surnaturel, pénétrant par de grandes verrières au delà desquelles pourtant le jardin est endormi et le ciel est tout noir, baignant les plafonds, allumant des vitrines pleines de porcelaines rares... Et par des salles merveilleuses où l'on fait à volonté les midis et les crépuscules, et que sépare un buisson de ferronnerie aux fruits de cristal, le visiteur voit s'annoncer de loin une déité extrême-orientale, sur un socle tout blanc, qui semble elle-même un grand foyer rayonnant, la Circé qui préside à ces sortilèges.

Il faudrait décrire le jour discret de la bibliothèque, la coupole constellée d'un petit salon bleu qui reçoit son éclairement d'une grosse étoile au centre de la table, le jardin d'hiver où les aroïdées et les fougères ont des transparences de gemmes, et le délicieux petit cloître dont le bassin central reçoit, on dirait du ciel, une nappe de rayons. Cette maison où un goût sûr réunit des beautés choisies et d'introuvables souvenirs d'histoire tire son plus grand luxe de la lumière et de ses jeux.

L'exemple en est particulièrement propre — on en trouverait aisément de moins fastueux — à illustrer la conquête de l'habitation par le principe de l'éclairage indirect. Plus de lampes apparentes nulle part, mais des lampes secrètes, trahies par le jour qu'elles font sur les choses comme les ruisseaux par leurs murmures et les fleurs par leurs aromes. Elles jouent à cache-cache dans quelque rainure, le long d'une corniche, derrière quelque objet dont la complicité est inavouée et qui, méritant lui-même le regard, n'est pas soupçonné d'être posé là tout exprès pour l'intercepter. Je vais heurter par mégarde la convexité de cette coquille opaque, comme abandonnée sur le parquet, et je comprends à temps que sa concavité verse l'onde de gloire dont la statue de la déesse est baignée. Une baie qui fait semblant d'être ouverte sur l'infini inonde d'une lueur tiède la patinoire où les pas glissent et l'épiderme lisse des meubles. Un marbre, un albâtre se mettent à vivre, une coupe devient fluorescente, et c'est peut-être que la table est la prison translucide d'un invisible foyer de rayons. Cet art a des malices : de même qu'en des maisons chauffées par des radiateurs on conserve parfois l'âtre comme un motif ornemental, de même ici l'on n'a pas renoncé au luxe des torchères et des appliques garnies de bougies. Mais les bougies n'ont pas de flamme à leur sommet et c'est une ampoule cachée dans la bobèche qui communique un pouvoir éclairant à leurs blancs cylindres.

Les solutions données aux problèmes de l'habitation moderne forment une suite logique. On combattait jadis le froid en s'exposant directement à la chaleur inconstante d'un brasier ; désormais le foyer est, un peu partout, en passe de devenir invisible et son influence parvient à l'habitant par l'intermédiaire de l'atmosphère intérieure du milieu, toujours égale et tempérée. De même n'opposera-t-on plus aux ténèbres les rayons vulnérants des sources incandescentes mais l'atmosphère où le milieu lui-même et les choses diluent ces rayons réfléchis. Ainsi l'extrême artifice en arrive-t-il à ressembler à la nature qui fait le printemps et le jour en pulvérisant les flèches éblouissantes et meurtrières du soleil sur d'innombrables obstacles d'où nous reviennent la chaleur, la clarté, les jeux des ombres transparentes, les nuances infinies, l'enchantement et le repos de nos yeux.

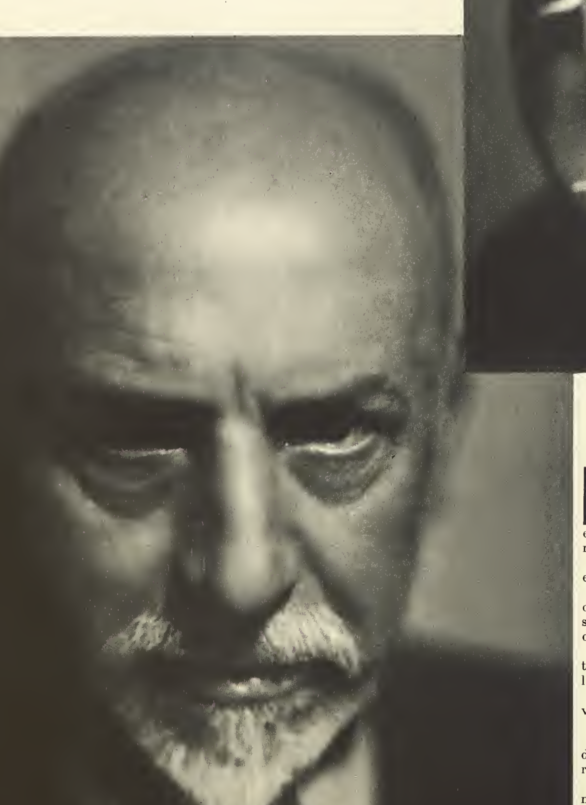
PHOTO FEHER





RUDOMINE
PEINT ET SCULPTE
AVEC LA LUMIÈRE

PAR CARLOS LARRONDE



Rudomine s'est attaché à découvrir le visage intérieur. Il a fait de la lumière le subtil scalpel avec lequel il dissèque d'une incomparable manière la psychologie secrète, celle même qui refuse inconsciemment de se livrer. N'est-il pas curieux de constater dans le regard sombre de Pirandello, sur la face méditative du père Janvier, sur le masque de Gémier et le visage de l'Impératrice Bao-Daï une commune tristesse ?



Le septième art existait bien avant que notre regretté Canudo ait baptisé le cinéma.

C'est l'*art de la lumière*, dont le vitrail est la manifestation colorée.

Les temps modernes l'ont enrichi, par les œuvres en blanc, gris et noir, dont la forme statique est la photographie, dont l'aspect dynamique se joue sur l'écran.

Parallèlement, les verrières immobiles trouvaient leur complémentation dans l'éclairagisme.

Jacopozzi a fait de la Tour Eiffel un vitrail lumineux et mouvant.

La photographie est un art.

Cela n'est plus contestable que par ceux dont les fréquentations se limitent aux opérateurs pour noces, jubilés et patronages.

Que la photographie soit un art, Rudomine l'a depuis longtemps prouvé.

C'est tout de même à un tableau qu'une bonne épreuve s'apparente le plus, puisqu'elle offre au jour une surface réfléchissante

Mais alors que le peintre a pour mission d'éclairer sa toile et, s'il en est capable, d'y transporter la lumière, c'est avec elle, directement, que le photographe accomplit son œuvre. Elle est à la fois, pour lui, matière et valeurs.

Matière insaisissable entre toutes !

Rudomine a réussi des portraits qui sont des statues.

Il peint et sculpte avec la lumière.

Véritable gageure, qui exige de l'artiste plus de divination encore que de vision.

Et que peint Rudomine? L'intérieur des êtres.

On a pu s'imaginer que la photographie consistait uniquement à fixer des apparences sous un jour favorable, à les enregistrer telles que nous les voyons, comme si l'œil et notre objectif étaient un même organe.

Ce n'est pas de chair, c'est de lumière, que sont faits les traits d'un visage. Celle du dedans, claire ou sombre, qui les anime. Celle du dehors, qui leur donne une illusoire stabilité.

Entre ces deux lumières, la volonté manœuvre, ruse, accentue ou estompe, construit un masque. Mais l'objectif est,



Ce coin de village composé comme une toile de Cézanne démontre pleinement que l'art du photographe s'apparente étroitement à celui du peintre. Voisin par le choix du sujet, il lui est également comparable par une identique difficulté d'interprétation. Tous deux, l'un par les couleurs, l'autre par les jeux de "l'ombre changeante qui tourne avec les heures", expriment la claire poésie des choses.

plus que notre œil, sensible au dynamisme caché.

Nous voyons surtout les formes ; il perçoit surtout les expressions.

Ces traits, que chacun de nous voudrait modifier ou éterniser, l'éclairage les dissout, les change, les repétrit. La fin du roman anglais *Shee* est continuellement réalisable au studio.

Il n'est pas besoin de brûler un corps pour le réduire en squelette ou en cendre. Un projecteur suffit.

Ainsi le photographe dispose d'un pouvoir d'interprétation illimité. Pouvoir quasi infernal. Jouvence ou destruction qui nous rajeunit ou nous cadavérise.

Comment en use-t-il?

Le plus souvent, il nous fait ajouter à notre masque ce fameux sourire, signature de l'attitude qui, par millions d'exemplaires, propage l'incompréhension mutuelle, base des familles et des sociétés.

C'est ainsi que le photographe — un certain photographe — s'est fait le complice avantageux et frisé d'un état de chose qui veut que vivre ensemble soit, pour les uns, mentir, et, pour les autres, ignorer.

Rudomine a pris un parti contraire. Curieux, avide de révélation, il fait la chasse à l'être intérieur. D'un rayon de son objectif, il perce à jour les masques. Il nous dévoile, il nous révèle, il nous contraint aux aveux. Il fait ressortir notre tragique refoulé ou notre insouciance profonde.

Son intuition, par touches claires et sombres, fixe les vrais visages.

N'allez pas chez lui, sinon pour vous mieux connaître : cette maïeutique de l'éclairage vous obligerait à prendre conscience.

Sculpteur de lumière, révélateur de l'âme sur les visages, tel est Rudomine.

Son appareil est pour lui un sixième sens et acquiert par lui le frémissement d'un cœur. Je souhaite que ces dons merveilleux de dynamisme se manifestent bientôt dans le domaine du cinéma. Et nous sortirons, définitivement, du conventionnel, du joli, de l'aspect calicot et garçon coiffeur qui nous affadit, nous excède. Et nous verrons sur l'écran, non plus des mannequins sourire, ou grimacer, mais des êtres vivre en profondeur.

ÉTUDE, D'ANDRÉ STEINER

QUELQUES ★ ★ LIVRES

La grande Porte, par Maurice Maeterlinck. ★ « Une énorme porte, massive, inexorable et sans échos... », telle est la Mort. « J'y ai meurtri mes mots et mes pensées, et la porte ne s'est pas ouverte », dit M. Maurice Maeterlinck. L'illustre écrivain est de ces génies en qui se résument, pour ainsi dire, tous les hommes, croyants et incroyants, humbles et orgueilleux, inapaisables et résignés. Mais dans les grands esprits, l'humilité l'emporte. Ils s'accordent à répéter : Que sais-je? et leur supériorité consiste précisément à « réaliser » sinon l'inconnaissable, du moins l'immensité de l'inconnaissable. La porte ne s'est pas ouverte... M. Maeterlinck ne l'en assiège pas moins. Qui sait, d'ailleurs, si la Science, sœur austère de l'adorable fée Lumière, ne va pas bientôt fournir au philosophe de nouveaux rayons? Il relate une inouïe découverte du savant biologiste Morley Martin, qui démontrera peut-être, si elle se confirme, que la vie est dans tout, jusque dans le roc, et qu'elle est immortelle, *indestructible*... L'auteur de *La Grande Porte* prie et se rebelle, espère et désespère à la fois. Là est le drame magnifique de son cœur profond. (Ed. Fasquelle.)

Les Prophéties de Nostradamus, par le Dr de Fontbrune. ★ La plupart des quatrains de Nostradamus ont un caractère voulu d'obscurité. Le Dr de Fontbrune fait mieux que de les traduire en langage clair. Il nous persuade presque toujours que le sens qu'il leur donne est le seul qu'ils puissent avoir. Maints événements, y compris ceux d'aujourd'hui, paraissent bien avoir été vus d'avance au XVe siècle, avec une précision incroyable. Que croire? Les prophètes, dans la vie courante, sont bien obligés d'user du morcellement de la durée. Mais l'on est tenté d'admettre que, par moments, ils trouvent en eux-mêmes ou reçoivent d'un dieu le sens de l'éternel : une illumination à la faveur de laquelle le passé, le présent et l'avenir ne font qu'un... Resterait, une fois l'éclair éteint, à redécouper en tranches de temps et en scènes successives l'inouï spectacle aperçu en bloc : labeur aussi difficilement explicable que la vision prophétique elle-même. Quoi qu'il en soit, l'érudition et la patience bénédictines du Dr de Fontbrune ont produit une œuvre étonnante, assez effrayante... (Ed. Michelet, Sarlat.)

Le Bouquet du Monde, par Abel Bonnard. ★ On éprouve, à revenir sur la terre quotidienne avec le merveilleux styliste, un ravissement mêlé d'heureuse sérénité. C'est en voyage que l'on est le mieux disposé à dire *carpe diem*, nonobstant les sombres jours d'hier ou de demain. Or, M. Abel Bonnard emmène le lecteur à travers le monde. Comme il sait voir, comprendre et peindre! Sa vaste culture, qui lui rend familier le passé, lui permet de pénétrer le présent : en tous lieux, il observe l'Homme de tous les temps et rejoint ainsi les moralistes et les philosophes, sinon les devins. Encore son aiguë sensibilité, ses « antennes » de poète sont-elles un parfait instrument de prévision. Et tout le livre est empreint du charme qu'annonce son titre exquis. (Ed. Grasset.)

Le Gouffre, par Henry Bordeaux. ★ Un très émouvant roman d'amour, pendant la guerre du Rif, qui donna lieu à tant d'héroïsme ignoré. Au cours de son enviable et enviée carrière, M. Henry Bordeaux a certainement été le témoin de trop de laideurs pour ne point acquérir beaucoup de scepticisme. Mais il n'a jamais manqué d'apercevoir, là où elle existait vraiment, la noblesse du cœur ou du caractère. Or, on la rencontre souvent au fond de l'âme française, et ce sera sans doute le plus grand honneur de cet écrivain, noble lui-même et rompu à son art, à la Paul Bourget, de l'avoir souvent célébrée, en ces termes sobres où la meilleure louange ressort des faits. (Ed. Plon.)

René DE LAROMIGUIÈRE.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : Dr FRANÇOIS DEBAT

GRAV. ET IMP. E. DESFOSSÉS-NÉOGRAVURE, PARIS



dominique

M. GENEVRIÈRE ET A. DOMIN

29, avenue Kléber • Paris

TÉLÉPHONE : PASSY 10-77 ET 10-78

MEUBLES ET ENSEMBLES MODERNES